Onzième Année. — N° 257 15 SEPTEMBRE 1907 Le Numéro : 50 Centimes

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

*Nous rappelons que l'Assemblée générale des actionnaires de l'*Echo du Merveilleux *a décidé, dans sa séance du 21 août, de fixer, pour l'année 1906-1907, à* six francs *le dividende des actions et à* un franc trente centimes *celui des parts bénéficiaires.*

Ces dividendes sont mis en paiement au siège de la Société, 28, rue Bergère, en échange du troisième coupon.

*L'Administration de l'*Echo du Merveilleux *se charge de faire les envois par la poste.*

LA PREMIÈRE A GASTON MERY

A PROPOS DE SES ARTICLES SUR

" LE MIRACLE MODERNE "

Mes lecteurs me sauront certainement gré de céder aujourd'hui la place à mon distingué confrère et ami de lettres, M. Jules Bois, qui m'a adressé une très intéressante lettre, en réponse aux articles que j'ai consacrés à son livre, *Le Miracle Moderne*.

C'est l'originalité de cette revue de toujours donner à ceux qu'elle combat la parole pour qu'ils puissent préciser leurs doctrines ou répondre à nos objections.

N'est-ce pas, suivant le vieil adage, de la discussion que jaillit la lumière ?

Mais nous avons rarement la bonne fortune de rencontrer, comme aujourd'hui, un adversaire qui défende avec autant de talent que de courtoisie les théories qui lui sont chères.

Nous aurions seulement voulu accompagner les pages qu'on va lire des quelques commentaires ou éclaircissements qu'elles semblent comporter. Nous n'en ferons rien cependant. Puisque M. Jules Bois nous annonce une seconde lettre, nous attendrons d'avoir sous les yeux l'ensemble de son argumentation, pour lui donner brièvement la réplique...

G. M.

Cher ami,

On a plaisir à être critiqué par un esprit aussi éclairé et aussi attentif que le vôtre. De telles discussions d'idées, dont la presse aujourd'hui est trop avare, sont fécondes et de bel exemple. Voulez-vous me permettre de répondre successivement aux objections de vos deux premiers articles sur *le Miracle moderne*, en attendant le troisième ?

Nous ne sommes pas d'accord sur tous les points, particulièrement sur certains qui sont fondamentaux. Mais, si je prends la parole, ce ne sera pas tant pour combattre vos opinions, que pour donner aux miennes les quelques développements nécessités par vos observations. Je désire d'autant mieux être compris que mon livre déjà considérable est surtout un effort de critique ; j'ai réservé pour l'ouvrage suivant, *Les Cryptes de l'Ame*, la partie doctrinaire et constructive. Certaines de vos critiques tomberont devant mes éclaircissements, d'autres prendront au contraire tout leur relief. Nous nous joindrons en un corps à corps plus strict et j'ose espérer que les érudits chercheurs qui lisent l'*Echo du Merveilleux* trouveront un intérêt à ce débat autour des problèmes capitaux de la métapsychique.

***

Vous écrivez qu'à mon avis *le Miracle moderne* est purement « subjectif ». Ce n'est pas tout à fait exact.

Entendons-nous bien sur ce terme.

Les phénomènes de la métapsychique ont pour moi leur cause dans l'homme lui-même. J'assimile les plus immatériels aux effets mieux connus mais aussi inexpliqués, de l'inspiration. Un poète, par exemple, entend

chanter en lui une émotion selon un rythme. Il prend sa plume et écrit son poème. Le poème est « subjectif » en ceci qu'il émane du poète ; mais il devient « objectif » dès qu'il est fixé sur le papier. De même une communication médiumnimique par la table ou par la main du médium. Elle est « subjective » en ceci qu'elle émane du médium, qu'elle émane de lui seul (telle est, du moins, ma théorie), mais elle devient « objective » par l'écriture ou par les coups frappés.

Je ne nie pas du tout et n'ai jamais nié cette sorte d'objectivité, comme vous semblez le croire ; je nie seulement l'objectivité des *causes* des phénomènes.

Il en est de même pour la physique merveilleuse ; je la crois « subjective » en ses sources, « objective » en ses résultats.

Exemple :

Je suppose qu'Eusapia, — ce que j'ai pu constater, — mette en mouvement, dans une séance, un meuble ou un instrument de musique, sans contact apparent. Je ne nie pas du tout que ce soit un phénomène « objectif ». Mais son origine encore reste *subjective*. Que ce soit par truc ou par radiation de forces personnelles mystérieuses, c'est Eusapia qui agit, c'est elle qui occasionne ces mouvements. C'est elle et nul autre. Pourquoi ? Parce que, si je supprime Eusapia, le phénomène s'arrête et disparaît. Il y a relation constante entre le médium et *son* prodige. Le premier est donc la cause du second. Il n'y a pas pour la loi de causalité d'autre critérium que cette concordance. Je mets de l'or dans de l'eau régale, l'or est dissous. Je supprime l'eau régale, l'or reste intact. Donc l'eau régale est la cause de la dissolution de l'or. J'applique le raisonnement à Eusapia, comme à tout autre médium, pour *leurs* déplacements d'objets.

Vous me direz que la présence d'Eusapia excite des forces spirituelles ou matérielles, auparavant en sommeil dans le milieu cosmique, et que ce sont elles qui agissent et non Eusapia. Je réponds que c'est une hypothèse basée sur une croyance et non sur les faits qui n'en ont pas besoin. Les meubles ne bougent qu'en présence d'Eusapia, voilà la réalité. Donc, c'est Eusapia qui est, d'une manière ou d'une autre, consciemment ou inconsciemment, responsable de cette physique merveilleuse.

Mais, m'opposerez-vous encore, les meubles ne s'agitent pas toujours quand Eusapia est là. Il y a du caprice dans ces mouvements. — Eh bien, oui, il y a dans ces mouvements un caprice apparent, car nous ne connaissons pas toutes les lois qui les régissent. C'est que le subconscient, n'étant pas régi par la raison, est pour elle capricieux. Et nous verrons tout à l'heure que ces phénomènes viennent des régions « subconscientes » du sujet. (Ainsi la difficulté s'explique.) Enfin de ce que je puisse accomplir telle ou telle action, il ne s'ensuit pas que je sois dans l'obligation de l'accomplir sans cesse. Il suffit que je sache que pour qu'elle ait lieu mon intervention reste nécessaire. Tel est le cas du médium et du prodige.

Au chapitre des « Maisons hantées » que vous incriminez pourtant, j'ai montré jusqu'à la satiété la nécessité de la présence du médium pour que les phénomènes psychiques ou physiques aient lieu. Le médium s'en va, la maison redevient calme, il émigre dans un autre domicile, ce domicile est hanté à son tour ; il revient à la maison primitivement troublée et retournée à l'ordre depuis son absence, de nouveau sa présence y ramène les désordres. Je ne crois pas qu'il soit possible d'établir plus minutieusement, plus nettement, jusqu'à la plus triviale évidence, qu'il n'y a pas de maisons hantées, mais seulement des médiums hanteurs.

Là, comme toujours, le fait manifesté est objectif (sauf les exagérations, les racontars, les suggestions et les autosuggestions qui viennent le grossir) ; mais dans son origine, il reste subjectif, puisqu'il émane du médium.

Vous me répondez : « La première victime des faits de hantise est presque toujours le médium en personne. Peut-on imaginer que *volontairement* (c'est moi J. B. qui souligne ce mot) c'est lui qui dirige les forces, les fluides dont il dispose dans le seul but de se persécuter lui-même ? » *Volontairement*, non, mais *involontairement*, oui. Il n'y a guère intervention de la volonté en médiumnimisme que s'il y a fraude. Le médium est un « aliéné », non pas au sens médical du mot, mais d'après la signification étymologique. Il est dominé par des idées et des forces qui sont *de* lui, qui sont *en* lui, mais qui sont souvent *contre* lui. Nous retrouvons ici l'intervention du « subconscient » dont je parlais tout à l'heure et qu'un peu plus loin je préciserai.

L'homme porte en soi une ménagerie d'instincts violents, désordonnés qu'il dompte à l'état normal, mais qui le domptent quand il verse dans le déséquilibre. Allez dans les cliniques, dans les hospices de névrosés et vous verrez que volontiers ceux-ci tournent contre eux-mêmes leurs propres énergies. La différence entre le médium et le fou, c'est que la folie du premier est momentanée et quelquefois consentie ou même cultivée, qu'il se dédouble en lui-même, assiste à son propre déréglement et, n'en ayant pas conscience, l'attribue *très sincèrement* à l'intervention d'un être extérieur à lui.

Vous me dites encore : « Il arrive que, dans les

maisons hantées, les phénomènes décèlent une force fluidique bien supérieure à celle dont peuvent disposer les médiums. Exemple : le moulin du Perbet où les meules de pierre, que l'effort réuni des deux enfants médiums eût été certainement incapable de mettre en mouvement, s'ébranlaient par leur seule présence. »

Je n'ai pas suivi l'affaire du moulin du Perbet ; et je dois dire que je me méfie de la plupart des témoignages sur les faits attribués au Merveilleux L'imagination se frappe si aisément. Mais je veux admettre le phénomène en question puisque vous l'admettez. Il ne me gêne nullement. Ce qui est tout à fait certain c'est que les médiums devaient être présents pour que le prodige ait lieu — et cela me suffit. *Il n'y a pas de prodige sans médium* — voilà la loi. D'où il faut conclure, je le répète, qu'un lien de causalité est établi entre le médium et le prodige. Vous formez l'hypothèse qu'un autre agent intervient. Cette hypothèse n'est pas nécessaire, puisque le fait s'explique de lui-même par la présence d'agents connus.

Mais ces deux enfants ne pouvaient pas remuer les meules de pierre !

Qu'en savez-vous ? Elles remuaient bien.

D'abord avait-on mesuré les forces réunies des deux enfants à l'état normal? Ensuite, nous ne savons pas si le médium n'a pas plus d'efficacité quand il agit hors de lui que lorsqu'il agit par contact. Il se pourrait encore qu'il y ait multiplication d'énergie, et non addition, par la combinaison de deux sensitifs collaborant. Enfin, ce qui importe, c'est que là encore la présence des médiums produit le phénomène et qu'il ne se produit pas sans eux. Cette observation suffit pour établir qu'ils le causent — et il est tout à fait inutile de chercher autre chose pour embrouiller ce qui est simple et clair.

Votre objection prend encore plus d'ampleur dans une lettre que je reçois de vous. Je cite le passage qui est net et important :

« Je pense comme vous, et je l'ai dit, que la présence d'un médium est la condition *sine qua non* des phénomènes — mais comment en serait-il la cause quand les communications obtenues dépassent évidemment le degré de ses connaissances ?

« Il est, dans ce cas-là, la cause des faits, si vous voulez, comme l'électricité et la mécanique télégraphique sont la cause des dépêches : mais pas davantage. Il est nécessaire de supposer une intelligence extérieure à l'électricité et à la mécanique pour expliquer le phénomène complet : la conception du message. »

Je vous arrête. L'électricité et la mécanique télégraphique sont en effet dénuées d'intelligence, et ne peuvent, à elles seules, créer le message qu'elles transmettent, mais le médium est à la fois automatique et intelligent. En lui réside la capacité des forces psychiques et physiques qui se manifestent. Le bon sens même, la réflexion et la méthode scientifique qui exclut les hypothèses inutiles nous poussent donc à voir en lui l'origine des phénomènes. La plupart des communications n'excèdent pas les forces de tout ordre des médiums et ne « dépassent pas le degré de leurs connaissances ». Quant à celles qui semblent aller au delà, elles émanent encore de lui car nous n'ignorons plus maintenant les facultés télépathiques, clairvoyantes, multiscientes du subconscient en nous. Le médium n'est médium que justement à cause de ce privilège de déclancher, à de certaines heures, le subconscient en lui. En ce cas, dire qu'une intelligence étrangère intervient, c'est aussi chimérique et peu probable que de croire que la « Muse » est pour le poète une personnalité extérieure à lui, différente de lui, au lieu d'être le moment où sa propre âme est inspirée. Cornelius Agrippa l'affirmait déjà au XVI[e] siècle, bien avant les études toutes récentes de la psychologie nouvelle. C'est à lui qu'on doit ce distique fameux :

Nos habitat non Tartara sed nec sidera cœli.
Spiritus in nobis qui viget illa fecit.

C'est-à-dire : « Ce n'est pas ici l'affaire du Tartare ni des étoiles du ciel, l'intelligence qui est en nous par sa propre force accomplit tous ces miracles ».

A cette époque la superstition spirite n'était pas inventée. (Elle devait attendre pour naître les niaiseries pseudo-scientifiques de M. Homais.) On croyait à des forces infernales ou à l'influence des esprits sidéraux. Mais les philosophes — remarquez que Cornelius Agrippa, auteur de cinq livres sur la philosophie occulte, loin de faire profession de scepticisme était et est encore une lumière de l'ésotérisme — savaient déjà que l'âme humaine est la source de grands mystères et que notre esprit est l'artisan d'innombrables prodiges.

J'ai adopté pour ma part l'avis de Cornelius Agrippa ; car l'ont fortifié et confirmé toutes mes expériences et celles de Taine, de Ribot, de Pierre Janet, de Dumas, de Myers, de Grasset, etc., etc.

Vous dites, mon cher Gaston Méry, « intelligence extérieure, non incarnée et consciente ». Je réponds : — « Non, intelligence intérieure du médium, mais subconsciente. »

Voilà les deux contradictions fondamentales. Nous avons trouvé la formule même de notre conflit.

Quant à la théorie et au fait du subconscient, je

vais l'exposer moins sommairement à propos de la télépathie et j'y reviendrai dans ma seconde lettre.

⁂

Pour la télépathie, il y a complication apparente, mais la même loi trouve encore son application.

Deux subjectivités sont en activité au lieu d'une seule. Le phénomène est *deux fois subjectif* dans ses sources et *une troisième fois* dans sa manifestation. *Il n'y a d'objectif que la concordance entre l'hallucination et le fait réel qu'elle représente ou symbolise.*

Il se pourrait que dans mon livre, *le Miracle Moderne*, je n'aie pas exposé suffisamment ma théorie sur la télépathie ; car vous avez pu croire qu' « aucun rapport de cause à effet », dites-vous, n'existe, à mes yeux, « entre l'événement pressenti et la vision de cet événement ». Il est certain que l'événement « brut » ne crée pas la vision, c'est-à-dire que la chute de A dans l'eau, par exemple, ne forme pas, dans une atmosphère mystique, une image qui arrive jusqu'à B et l'impressionne du dehors, mais l'événement *pressenti*, c'est-à-dire devenu sujet d'émotion chez celui qui « pressent », crée bien l'hallucination véridique. Ce n'est pas non plus « par hasard », ni « par harmonie préétablie », comme vous me le faites dire, et comme je ne l'ai jamais dit, que s'accomplissent la communication et la vision télépathiques. Elles sont *déterminées* l'une et l'autre d'après des lois dont certaines sont connues et déjà fixées.

J'ai essayé de définir la télépathie, « la manifestation intermittente de l'unité humanitaire, la preuve de notre solidarité psychique, l'éclair qui rassure la conscience sur la secrète correspondance qui s'échange de toute part en l'univers animé. » (*Le Miracle Moderne*, p. 8.)

C'est assez indiquer que la télépathie me paraît une réalité profonde, certaine. Ce qui m'intéresse en elle c'est son action éducatrice, consolatrice ; la notion qu'elle nous donne de l'interpsychologie, la lueur qu'elle jette sur les cimes de l'amour et de la foi : « Elle intervient à doses inégales — tantôt obscure et mêlée à d'autres influences, tantôt isolée et manifeste — dans les rapports sociaux. Elle crée les sympathies et les antipathies immédiates, elle fait fonction de l'intuition. » (p. 35).

Mais j'établis une différence radicale entre le pressentiment et la manière dont il se manifeste, entre la télépathie et l'*image* télépathique. Celle-ci est uniquement « subjective », c'est un « rêve » éveillé (d'ailleurs un grand nombre de ces images télépathiques se manifestant pendant le sommeil sous la forme de cauchemars).

J'ai écrit :

« L'hallucination télépathique a-t-elle quelque réalité objective ? c'est-à-dire existe-t-elle en soi, fait-elle partie du monde extérieur ? Pour ma part, je crois qu'elle correspond à quelque chose de *réel*, sans être elle-même une *réalité*. Elle est *véridique*, mais elle reste une *hallucination*. » (p. 32).

J'ajoutais en note : « La question de l'objectivité et de la subjectivité de l'image télépathique sera traitée à fond dans mon prochain livre *les Cryptes de l'Ame*. »

C'était avouer que je n'avais pas donné en la circonstance tous les éclaircissements nécessaires.

Cependant, à la même page encore (32), en note, je donnais l'explication de Charles Richet, à laquelle d'ailleurs je me rallie pour le fond. Je suppose A et B en rapport télépathique. Entre A émetteur et B percipient, il y a correspondance intermittente, mais effective ; seulement la vision que B se forme de A n'est qu'une création de B.

« Il n'y a pas, a dit l'éminent physiologiste dans un discours à la *Society for psychical research* de Londres, le 6 février 1905, il n'y a pas dans la télépathie de mouvement matériel perceptible à nos sens, mais la symbolisation est complète et A apparaît alors au percipient B avec chapeau, canne et lorgnon. Sans doute B ne pourrait comprendre A autrement et il extériorise la perception intérieure, après qu'elle s'est produite en lui, suivant une formule qu'il ne peut définir et qu'il est forcé de traduire en image visuelle... Le fantôme de A n'est que le symbole d'une perception dont la nature est profondément mystérieuse. »

Malgré ces indications, ma théorie restait assez imprécise pour qu'une confusion pût se produire dans l'esprit du lecteur. Et elle s'est produite en effet. Comme l'étude du « mécanisme » de la télépathie implique d'assez longs développements, je l'avais différée à mon prochain livre *les Cryptes de l'Ame*. Vos critiques me font comprendre que j'aurais dû être déjà plus expansif. Mon opinion en tout cas est faite ; et je suis prêt à en donner la primeur aux lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*.

⁂

La télépathie, étant brusque, involontaire, intermittente, évolue d'une personnalité à une autre par les voies secrètes du « subconscient ».

Un public aussi averti que le vôtre n'ignore pas ce qu'on entend par *subconscient*. La définition s'en trouve dans tous les manuels de psychologie. C'est la somme de nos impressions, de nos idées, de nos instincts, accumulés par les legs ataviques et les acquisi-

tions définitives de l'expérience. Le « moi » en a achevé l'assimilation, il ne s'en occupe plus. Ces éléments, régis par le mécanisme et l'automatisme, ne sont plus tributaires de notre attention, de notre mémoire, de notre volonté. Les mouvements réflexes et les rêves en sont des exemples. Ce territoire psychologique recueille les graines des suggestions hypnotiques qui y lèvent au jour fixé pour s'accomplir (voir les suggestions posthypnotiques). Ce subconscient, tel qu'il a été décrit depuis Taine jusqu'à Myers, n'a que très peu de rapport avec celui dont nous a parlé M. Gyel, dans un livre d'ailleurs excellent. Il n'a rien de merveilleux ni d'extra-terrestre ; il est aussi positif que les battements du cœur ou le travail du foie qui sont d'ailleurs de son domaine ; car notre conscience est un tout petit îlot sur l'océan de notre organisme. Le grand sympathique et la moelle épinière sont les principaux organes nerveux du subconscient. Il y a lieu de croire qu'en eux se trouvent, si j'ose ainsi parler, les appareils de télégraphie, de téléphonie et de téléphotie sans fil qui servent à la télépathie, aussi bien pour l'émission que pour la réception du message. Le cerveau n'y est pour rien, car il est le siège de la conscience et concentre les communications transmises par les cinq sens, sans oublier le sens intime. Par quel mystère, non pas d'« harmonie préétablie » comme vous disiez, mais *postétablie*, c'est-à-dire de synchronisme, deux êtres se trouvent-ils en mesure de communiquer par cette méthode qui n'a rien d'extérieur ? La nature physique nous donne des exemples de synchronisme, surtout dans la musique entre des instruments accordés de même et dont l'un s'éveille sans contact si l'autre est mis en vibration. C'est de la télépathie physique. Dans l'ordre des êtres animés, nous savons bien qu'il est à peu près impossible d'établir expérimentalement ce synchronisme. Il existe entre certains amis, certains amants, certains époux vivant côte à côte, lorsque s'est établie une entente très profonde. La distance peut ne pas détruire ce synchronisme. A distance aussi, deux personnalités d'ordinaire « asynchroniques » peuvent, à la suite de circonstances particulières, devenir synchroniques. Il faut bien l'admettre puisqu'on a constaté des faits de télépathie non seulement entre personnes sympathiques l'une et l'autre (c'est le cas le plus général), mais entre antipathiques et, ce qui est plus extraordinaire encore, entre indifférents ! (J'ai relaté plusieurs cas de ce genre dans *le Miracle Moderne*.)

Souvent la télépathie reste obscure, elle procure un malaise chez le récipient, elle parvient très vague au cerveau qui la reçoit « indirectement » et qui ressemble au traducteur maladroit d'une dépêche embrouillée. Les troubles du subconscient enregistreur arrivent confusément à la conscience qui, étonnée, y mêle les erreurs de ses propres jugements. Car *jamais les deux personnalités en communication télépathique ne prennent contact par leur psychisme conscient*. C'est, je le répète, le subconscient du « télépathiseur » (le néologisme n'est pas très beau, mais il dit ce qu'il veut dire) qui influence le subconscient du « télépathisé ».

La conscience de celui-ci n'est avisée que par son propre subconscient impressionné. Il reçoit la nouvelle « de deuxième main ». L'imagination s'en mêle au moment de traduire le message.

L'auditif entend le message télépathique, le visuel le voit. Le « pauvre de rêve » n'a qu'une impression amorphe. Chacun agit selon son tempérament propre, sur un document réel qu'il interprète à sa façon.

L'*image* télépathique est donc une invention, une création, un *symbole*, dit M. Charles Richet, je dirai une *œuvre d'art* du « télépathisé ».

Si ses facultés sont nettes et puissantes, l'image sera puissante et nette ; sinon elle flottera dans le flou, l'inexprimé, l'incertain.

Pour ces raisons, je trouve assez bonne l'expression d'« hallucination véridique ». « Hallucination » car le choc est intérieur au lieu d'être extérieur comme dans la sensation normale. « Véridique », car cette hallucination ne trompe pas, étant la reproduction plus ou moins falote d'un fait exact et lointain.

Voici résumé dans les grandes lignes un long chapître inédit de mes *Cryptes de l'âme*. C'est la première fois qu'un psychologue tente d'apporter une hypothèse *positive* pour entrevoir le mécanisme de la télépathie. Il n'est pas étonnant que ce ne soit qu'un canevas.

Deux points, par exemple, sont indiscutables et acquis :

1° La communication de subconscient à subconscient, réelle par le fait des concordances, quoiqu'elle s'élabore dans le mystère de l'être humain.

2° La création de l'image télépathique par le télépathisé, création toute subjective, artistique, symbolique, où le « télépathiseur » n'est pour rien.

⁂

Vous m'opposez l'exemple que je donne dans mon livre et qui est d'ailleurs classique : Swedenborg assistant, à distance, par les yeux de l'esprit, à l'incendie de sa bibliothèque. Ce fait relève moins de la « télépathie » que de la « télesthésie ». Le vocable « télépathie » est généralement employé pour étiqueter la correspondance sans moyens connus entre deux êtres

vivants. « Télesthésie » désigne la clairvoyance, le développement surnormal de l'hyperesthésie. Je crois à la clairvoyance, parce que c'est une faculté rare, mais humaine. La constater, l'observer, c'est déjà beaucoup. L'expliquer, c'est trop, — c'est bien téméraire, en tous cas, cependant les données de la philosophie et de la psychologie admises peuvent déjà nous donner une idée de son mécanisme.

« Le temps et l'espace ne sont que les conditions de notre sensibilité » (ils n'ont donc point de réalité en soi, ils sont, dans le sens le plus sceptique du mot, subjectifs), tel est l'aphorisme formulé par Kant qui fut justement le contrôleur occasionnel de Swedenborg. Nous voyons jusqu'à une certaine distance à l'état normal ; en modifiant les conditions de notre sensibilité, nous pouvons rapprocher ou éloigner un spectacle.

En fait rien de plus exact.

L'éther, la morphine — et surtout le haschich — agissant sur les nerfs et l'imagination, transforment notre vision des choses (je ne parle que de l'espace, puisque c'est notre sujet). Le rêve et le somnambulisme réduisent les distances, l'extase les vainc tout à fait. Swedenborg était habitué à ces contentions de l'esprit qui permettent de s'absorber et ainsi de s'abstraire des limites ordinaires de nos sens. J'ai vu, chez une « voyante » professionnelle, une image piquée au mur qui, dans son symbolisme naïf, rend assez bien la fonction de clairvoyance. C'était un Ange avec une lorgnette! Oui, dans les états supérieurs de l'extase qui peuvent nous saisir aux moments les plus imprévus, l'espace s'anéantit ou s'atténue. On voit comme du haut d'une montagne ce que les autres dans la vallée ne sauraient apercevoir. Le « moi » use des cinq sens et du sens intime comme d'instruments habituels, on croit à tort qu'ils sont *indispensables toujours*. Le « moi » seul a les potentialités, le « moi » seul voit, entend, sent, etc... La *visualité* est au-dessus de la *vue*, la visualité peut ne pas se servir de la vue. Homère aveugle « voyait » mieux la guerre de Troie que cette brute d'Achille qui y assistait et avait bon pied et bon œil. L'instinct populaire sent et comprend ces choses avant que les psychologues lents et myopes s'en soient mêlé. Il place le « voyant », même aveugle, au-dessus de l'être ordinaire qui ne sait que regarder et que limite un court horizon.

Ma lettre est déjà bien longue, cher ami, je crains d'abuser aujourd'hui de votre hospitalité. La prochaine répondra à vos critiques sur mon interprétation des « Tables de Jersey », des « Miracles de Lourdes » et de la « Surâme ».

JULES BOIS.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *En allant à la répétition de* Chacun sa vie.

Dans le train qui me ramène à Paris pour la pièce de MM. Guiches et Gheusi, — harassé de mes vacances, comme tous les gens de bonne foi, — je parcours les derniers livres nouveaux.

Il n'y en a pour ainsi dire pas un où l'on ne puisse glaner quelque chose pour l'*Echo du Merveilleux*. Les historiens eux-mêmes se font un devoir de noter tels faits de prédiction, de pressentiments, de double vue, etc., qu'autrefois ils eussent scrupuleusement passés sous silence, de peur de prêter à rire. Une révolution s'est accomplie sur ce point dans le snobisme des intellectuels, je n'ose pas dire ici à qui en revient l'honneur.

Voici, par exemple, un très agréable ouvrage : *Aventurières et femmes de qualité*, par M. Ch. Gailly de Taurines. Il contient de vieilles histoires, rajeunies par des documents nouveaux et surtout par le tour vif et pittoresque du récit, sur Bussy-Rabutin, sur les mésaventures des Poisson, avant qu'un rayon du soleil de Versailles eut touché la jolie tête brune de « Reinette », et transformé Mme Le Normant d'Etiolles en marquise de Pompadour ; sur Bagatelle et ses hôtes aimables ; sur les tribulations de cette fille du maréchal de Saxe et de Marie Verrières, Aurore, qui devint Mme Dupin et berça de ses récits une fillette aux grands yeux insatiables, la future George Sand.

J'y note cette « rabutinade », — le mot était vieux déjà au temps du spirituel et malchanceux cousin de Mme de Sévigné, ayant servi pour plusieurs fantasques aïeux.

A ce siège de Lérida où Condé fit venir des violons pour ouvrir la tranchée, Bussy, un jour de garde, avait, pour tromper l'ennemi, invité quelques amis à dîner. Parmi les convives figuraient MM. de Barbantane, lieutenant aux gendarmes d'Enghien, et de Jumeaux, maréchal de bataille, deux des meilleurs amis de Bussy.

La tête de la tranchée se trouvait dans les masures d'une vieille église en ruines. On avait fait venir, pour la circonstance, les petits violons du prince, et, pendant qu'ils jouaient, Barbantane, ne sachant à quoi s'amuser, eut la fantaisie de soulever la pierre d'une des tombes du cimetière abandonné qui entourait la vieille église.

Un corps s'y trouvait, admirablement conservé, entouré encore de son linceul. Le prenant par la main et donnant l'autre à un des convives, Barbantane, aux

sons des violons, fit exécuter au cadavre la plus échevelée et la plus macabre des contredanses.

Quelques instants après, un des danseurs, appelé pour le service, recevait une balle dans la tête au moment où il montait sur le revers de la tranchée. Barbantane mourait, dans l'année, d'une fièvre chaude.

Très affecté de la mort de ses deux amis, qu'il attribuait à une punition du Ciel, Bussy tomba si dangereusement malade d'une fièvre quarte que son médecin n'hésita pas à le saigner jusqu'à huit fois. Mais cet énergique docteur étant mort lui-même au cours de la cure, Bussy fut sauvé.

Dans des conversations qu'ils avaient eues souvent ensemble sur les mystères de l'autre vie, Bussy et Jumeaux s'étaient souvent promis que le premier des deux qui mourrait viendrait, si cela lui était possible, donner à son ami des nouvelles de l'autre monde. Dès que, dans la place du Fleix, dont il était gouverneur, Jumeaux apprit la maladie de Bussy, il ne manqua pas de lui envoyer faire son compliment et de lui rappeler la promesse qu'ils avaient échangée.

« Comme vous voilà, mandait-il aimablement, sur le chemin du pays dont j'ai tant envie de savoir des nouvelles, je vous conjure de ne pas manquer de m'en éclaircir.

« — Soyez sûr que je n'y manquerai pas, répondit Bussy, courrier par courrier, pourvu que de là-bas on veuille bien me laisser revenir ».

Un mois plus tard, le malade ayant été, comme nous l'avons vu, presque miraculeusement sauvé par la mort de son médecin, ce fut Jumeaux qui mourut subitement, à la suite d'une grande débauche qu'il avait faite avec des Suisses en garnison dans sa place.

Bussy, croyant toujours que son ami tiendrait une promesse si solennellement échangée, et le viendrait voir, l'attendait chaque nuit sans frayeur. Ce fut en vain, Jumeaux ne parut jamais, si bien qu'après de longs espoirs, toujours déçus, le trop curieux Bussy dut enfin se résigner à croire que les morts, dans l'autre monde, ne font pas toujours ce qu'ils veulent.

***

Un pacte semblable avait été fait, vers la même époque, entre le marquis de Pisani, fils de la marquise de Rambouillet, et frère cadet de la duchesse de Montausier, et le marquis de Précy. Un jour qu'ils s'entretenaient ensemble des affaires de l'autre monde, ils se promirent que le premier qui mourrait viendrait en apporter des nouvelles à son camarade.

Pisani accompagna M. le prince de Flandre, comme il l'accompagnait dans toutes ses campagnes, « quoique, dit Tallemant, ce fut une terrible figure à cheval que le marquis de Pisani. » (Il était bossu.) Précy, malade, resta à Paris.

Une nuit, il entend tirer les rideaux de son lit et voit Pisani en buffle et en bottes.

Il se récrie de joie, se dresse et vient se jeter à son cou, mais Pisani, l'arrêtant du geste, lui dit :

— Les embrassades ne sont plus de saison. Je viens, avec la permission de Dieu, m'acquitter de la parole que je vous ai donnée. J'ai été tué hier, et vous, tâchez de vous réformer et de vivre plus pieusement, car vous serez tué dans le premier combat auquel vous prendrez part.

Précy était hors de lui, croyant à quelque plaisanterie macabre. Il sauta du lit, courant vers son ami, mais « il n'embrassa qu'une fumée ». Sur le seuil de la chambre, le fantôme s'éloignant lui montra sa blessure d'où le sang paraissait couler encore.

Il avait été tué, en effet, la veille, à la bataille de Nordlingue. « Il était, raconte Tallemant, à l'aile du « maréchal de Gramont, qui fut rompue. Le cheva- « lier de Gramont lui cria : — « Viens par ici, Pisani, « c'est le plus sûr. » Il ne voulut pas, apparemment, « se sauver en si mauvaise compagnie, car le chevalier « était fort décrié pour la bravoure ; il alla par ailleurs « et rencontra des Cravates qui le massacrèrent. » Quant à Précy, il fut tué au premier combat auquel il prit part, à celui du faubourg Saint-Antoine, pendant la Fronde.

L'histoire de Rostopchine et de son ami Orloff a été racontée par Mgr de Ségur, petit-fils de Rostopchine. L'*Écho du Merveilleux* l'a reproduite en 1898, dans un intéressant article de M. Louatron sur les manifestations télépathiques des trépassés.

***

Une autre anecdote merveilleuse que rapporte M. Gailly de Taurines, est la prédiction faite à la petite Poisson par une devineresse du Palais-Royal, qu'elle deviendrait la maîtresse du roi. Maîtresse du roi ! La bonne Mme Poisson, qui accompagnait l'enfant chez la pythonisse, ne put s'empêcher de rire. Maîtresse du roi, quelle plaisanterie ! Le roi, marié depuis cinq ans déjà, était un modèle de fidélité conjugale ; il déclarait la reine la plus belle des femmes et ne daignait pas jeter les yeux sur les dames de la cour. Quelle apparence qu'il changeât? Et quand même il changerait, quelle apparence qu'une petite bourgeoise de la rue des Bons-Enfants pût attirer son attention ?

L'anecdote est parfaitement authentique : dans les comptes de Mme de Pompadour, publiés par M. Leroy,

conservateur à la Bibliothèque de Versailles, on remarque cette mention :

« A Mlle Lebon, pour lui avoir prédit, à l'*âge de neuf ans*, qu'elle serait un jour maîtresse de Louis XV, 100 livres. »

GEORGE MALET.

LES JEUNES AUTEURS ET LE MERVEILLEUX

Quand, il y a douze, ans M. Gaston Mery parla, dans la *Libre Parole*, de la voyante de la rue de Paradis et publia sa série de brochures sur Mlle Couédon et sur les événements de Tilly, ce fut, dans toute la presse, un concert de quolibets et d'invectives. Pour faire cesser ces attaques, ou du moins pour en atténuer l'impertinence, le futur directeur de l'*Echo du Merveilleux* dut aller sur le terrain.

Peu à peu les esprits se calmèrent. Un à un les journaux adoptèrent une attitude moins intransigeante. Ils consentirent à discuter au lieu de sourire, à argumenter au lieu d'insulter. Et il faut bien croire qu'ils avaient tort de nier, puisque, à l'heure actuelle, tous sont convertis ou sur le point de l'être.

Cette évolution de la presse a eu son contre-coup dans l'opinion publique, et il est incontestable que la presque totalité de nos compatriotes se passionnent pour tout ce qui touche au Merveilleux.

L'esprit nouveau qui se manifeste chez quelques uns de nos littérateurs nous en offre une preuve éclatante.

Que des écrivains comme M. Jules Bois, par exemple, délaissent les œuvres d'imagination pour discuter de l'origine d'un phénomène, que des femmes du monde, comme celle qui se dissimule sous le pseudonyme de Ch. d'Orino, interrogent les « esprits » et publient leurs réponses, ce sont déjà des faits dont l'importance ne peut échapper à personne.

Mais que des romanciers, des poètes, des dramaturges, introduisent le Merveilleux dans leurs œuvres de fiction et de rêve, voilà, ce me semble, un événement plus considérable encore et bien propre à retenir l'attention. Il ne s'agit plus, en effet, de quelques esprits d'élite se mettant au service d'une croyance, jadis décriée, et plantant leur tente dans un pays que les savants officiels affirment être ou malsain ou chimérique ; il s'agit d'esprits avisés annexant à leur domaine un domaine nouveau et guidant les profanes dans les contrées inconnues.

Alors que les uns se joignent aux chercheurs de la première heure et descendent avec eux dans la mine, les autres organisent des caravanes et font admirer aux étrangers les beautés du pays. Si les premiers contribuent davantage à la marche des travaux, les seconds offrent un exemple plus approprié à la thèse que je soutiens, l'arrivée de mineurs prouvant simplement qu'il existe des mines, alors que la présence de guides laisserait supposer à La Palice lui-même l'existence de touristes.

La faveur dont jouissent les ouvrages où le Merveilleux a sa place démontre à quel point le public éprouve le besoin de *connaître*. Elle démontre également qu'il s'éloignerait volontiers des fadaises du bêlant roman d'amour, des insipides grandiloquences du roman héroïque et surtout des propos malsains de la littérature (?) passionnelle, si les écrivains modernes offraient à sa curiosité des œuvres comportant un enseignement et dont l'intérêt réside ailleurs que dans la question de savoir si la baronne oubliera la brutalité du baron dans les bras du vicomte ou dans ceux du marquis. Les énigmes qui se dressent au seuil des romans dont je parle sont infiniment plus troublantes.

Celle que pose M. Henri Belzac dans *Le Crime du fantôme* est un modèle du genre et le drame dont le château de la Rocheperthuis est le théâtre est à la fois des plus simples et des plus fantastiques.

Le jeune duc de la Rocheperthuis doit épouser prochainement Rachel Brunswick, fille d'un juif enrichi. C'est une mésalliance que n'excuse nullement, aux yeux de sa vieille tante, l'état précaire des finances du gentilhomme. Elle s'élève contre son projet détestable et, au nom de tous les aïeux, proteste et menace. Le mariage ne se fera pas. Si Rachel persiste dans le dessein de poser sur sa tête une couronne de duchesse, la « dame » la tuera. Cette « dame » est le fantôme d'une arrière-grand'mère du duc, qui, parfois, le soir, rôde autour du château.

Or, la « dame » vient, en effet, effrayer Rachel. Elle pénètre, une nuit, dans sa chambre. Le duc, qui ne croit pas aux revenants, fait à sa tante des remontrances très vives. Il est persuadé que le « fantôme » est bel et bien vivant. La vieille femme est indignée d'une telle supposition. Elle entraîne son incrédule neveu dans un réduit obscur et exhibe à ses yeux une figurine de cire représentant Rachel, le cœur traversé d'un poignard. Le duc, pour toute réponse, rit au nez de l'envoûteuse et, afin d'éviter à sa fiancée des émotions nouvelles, il organise, la nuit suivante, une étroite surveillance. Des sentinelles sont posées et les portes soigneusement verrouillées. Malgré ces précautions, la jeune fille est assassinée d'un coup de poignard *par le fantôme* ainsi qu'en témoigne la femme de chambre qui, du cabinet où elle couche, a aperçu la « dame ».

Le duc alors n'a plus qu'un but : châtier le soi-disant fantôme. Il donne à son garde l'ordre formel d'épier son retour et de faire feu sur lui. Un fusil chargé à la main, le garde s'embusque. La « dame » apparaît. Il tire. Un cri strident répond à la détonation. On se précipite, et, stupéfaction du garde, des domestiques accourus — et aussi du lecteur — sous le voile blanc, maculé de sang, on reconnaît, qui? le duc lui-même!

Phénomène de somnambulisme, explique l'auteur par la bouche du magistrat chargé de l'enquête. Phénomène de somnambulisme et phénomène d'autosuggestion : la vision qu'il eut, chez sa tante, de Rachel poignardée, frappa vivement l'imagination du duc de la Rocheperthuis qui, quelques heures plus tard, accomplit son crime.

La lecture de *la Possédée*, du même auteur, présente, elle aussi, un intérêt très vif.

La Possédée est l'histoire d'une femme qui déteste son mari — ce qui est assez fréquent — et devient amoureuse d'une miniature — ce qui est plus original. Cette miniature représente un berger et une bergère se tenant enlacés. On prétend, dans la famille, que la bergère est une arrière-grand'mère, et le berger, un marquis que ses exploits amoureux ont rendu célèbre. Ce qui est certain, c'est que la femme qui déteste son mari découvre qu'elle ressemble étonnamment à la bergère et que, pour elle, l'idéal de l'amour est représenté par le berger. Elle ne doute pas de le rencontrer un jour ou l'autre, et elle le rencontre en effet. Elle le regarde. Il la regarde. Il la suit. Fascinée, elle ne tarde pas à le recevoir dans sa chambre. Le mari apprend tout. Il a l'audace de faire une scène à sa femme, qui pleure abondamment et prend une crise de nerfs.

Comme la nuit suivante un homme est tué devant la porte de son hôtel, elle en conclut immédiatement que la victime est son berger et l'assassin son mari. Elle se rend immédiatement à la Morgue, reconnaît le berger, rentre chez elle, menace son mari de le dénoncer à la police. Lui, très troublé (c'est la dame qui le dit), répond qu'il ne comprend rien à l'histoire.

— Que me contez-vous là? Votre amant? Vous avez donc un amant? Première nouvelle!

Devant cette évidente mauvaise foi, l'épouse prend — naturellement — une seconde crise de nerfs. Quand elle revient à elle, elle est dans un asile d'aliénés et c'est là qu'elle a rédigé les notes où je puise ces renseignements.

Le mari et les médecins font un récit légèrement différent. Selon eux, la descendante de la bergère est tout simplement en proie à la folie de la persécution. L'image du berger l'obsède. Elle croit le voir partout Elle s'imagine le recevoir chez elle. La jalousie de son mari n'existe que dans l'imagination de la malheureuse et, quand un assassinat est commis dans le quartier, elle se figure que son tyran s'est vengé du berger. Sa folie atteint son paroxysme et il ne reste plus qu'à l'enfermer.

Qui a raison? L'auteur ne le dit pas. La femme est-elle folle? Existe-t-il réellement, à travers l'espace et à travers les siècles, des analogies physiques impliquant des analogies morales? La ressemblance absolue de deux visages détermine-t-elle la ressemblance des deux âmes qui les éclairent?

Paul Bourget, je crois, a soutenu cette thèse que l'homme qui aime plusieurs fois aime toujours la même femme, ou plutôt la même sorte de femme. Des êtres de même nature, de visage semblable, issus de la même source, sont-ils, eux aussi, à des siècles de distance, irrésistiblement attirés vers des êtres de ressemblance identique? C'est le problème que pose la *Possédée*. Il ouvre un vaste champ à la méditation.

Avec *le Crime du fantôme*, avec *la Possédée*, avec *Une Histoire de vampire*, du même auteur, et dont je ne parlerai pas parce que cette nouvelle n'offre, en l'espèce, qu'un intérêt secondaire, nous examinons la personne humaine, nous tournons autour d'elle, nous sentons qu'elle nous est encore imparfaitement connue et que, parfois, elle obéit à des lois qui échappent à notre analyse. Mais nous restons dans le domaine humain.

Avec *Rédemption, roman satanique*, nous mettons le pied sur le domaine du surnaturel.

L'auteur de l'ouvrage, M. Raymond Maygrier, est très connu des occultistes. Son roman est l'histoire d'une courtisane qui, désirant posséder la fortune et la suprême puissance, consent à signer, avec Satan, un pacte par lequel elle devient l'auxiliaire du démon.

Heureusement pour elle, son cœur s'éprend d'un jeune médecin catholique qui, après l'avoir repoussée, revient à elle sur les conseils d'un saint prêtre et lui offre son amitié. La courtisane accepte. Nous assistons alors à la lutte émouvante qu'engagent contre Satan le prêtre et le médecin. Nous saluons le triomphe de l'Eglise arrachant aux griffes du Très-Bas la courtisane repentie, qui, retirée du monde, expire très chrétiennement.

Dans des pages dramatiques et *vraies*, M. Raymond Maygrier décrit les pratiques de l'envoûtement, l'intervention des démons succubes, la cérémonie de l'exorcisme, les scènes de la signature du pacte infernal et de la possession démoniaque.

Certains passages de cette œuvre sont tout simplement terrifiants.

Mais, en bonne justice, il faut reconnaître que, sur ce terrain, *Rédemption* ne peut rivaliser avec *La Gennia* de M. John-Antoine Nau, dont plusieurs chapitres sont littéralement affolants.

Cette œuvre, qu'a couronnée l'Académie des Goncourt, nous fait pénétrer dans l'intimité des spectres.

Un jeune homme, Sidney-Aram, veut revoir Rosie, la femme qu'il aimait et qui est morte. A cet effet, il s'est adressé à de nombreux médiums ; mais aucun d'eux n'est parvenu à faire apparaître la tant désirée Rosie, ni même à en obtenir, sur une plaque de verre, la plus imparfaite image. Enfin, dans un bar mal famé qu'il fréquente quelquefois, le jeune homme rencontre un parfait coquin du nom de Morrox, à qui il reconnaît des dons extraordinaires. Il se l'attache et, dès la première séance, constate avec ravissement qu'il ne s'est pas trompé. Sur la plaque de verre, il aperçoit une tête de femme, vaporeuse et dont les contours sont à peine indiqués, mais qu'il croit reconnaître.

Les expériences commencées à Paris se poursuivent dans l'Inde où Sidney-Aram est appelé par un de ses amis qui a de fréquents entretiens avec les « esprits ». Là, enfin, le rêve du jeune homme se réalise. Après de nombreuses évocations, entravées par des « esprits » hostiles, Rosie lui apparaît dans le rayonnement de sa beauté. Mais la joie tue parfois. Elle foudroie Sidney-Aram qui, désincarné, s'envole avec l'Aimée.

Entre temps le roman s'est compliqué par l'entrée en scène de la Gennia, une désincarnée qui, dans une vie précédente, fut l'épouse de Morrox. L'ex-épouse est jalouse d'Ida, une amie d'enfance que Morrox retrouve à Paris et qu'il rencontre à nouveau dans l'Inde où elle a suivi un jeune ingénieur. La morte déploie tous ses talents de fantôme pour reconquérir son ancien mari. M. John-Antoine Nau a décrit très poétiquement les troublantes apparitions de cette femme d'outre-tombe, et très dramatiquement les horribles cauchemars et les visions affolantes dont elle accable Morrox qui, finalement et agissant sous l'irrésistible volonté de la jalouse Gennia, poignarde son amie.

Beaucoup moins mélancolique est la prodigieuse aventure que nous content Alphonse Allais et Jehan Soudan sous le titre significatif : *Dans la peau d'un autre.* Nous sommes ici en pleine comédie.

Il s'agit d'un peintre parisien qui, ayant été écrasé par un express, s'est aussitôt glissé dans le corps d'un de ses compagnons de voyage, originaire de Cuba.

Il est fort empêtré en arrivant à Paris, car personne ne le reconnaît. Tout le monde, au contraire, voit en lui le noir Cubain qu'il n'est pas, et nul ne se résout à croire l'abracadabrante histoire de réincarnation qu'il raconte.

Cependant, après des quiproquos sans nombre, il faut se rendre à l'évidence : un an après sa stupéfiante aventure, le peintre est parvenu à se faire reconnaître sous sa peau d'emprunt. Il épouse une seconde fois sa femme, sa veuve aux yeux de la loi, et devient ainsi le beau-père de ses enfants.

Je pourrais poursuivre mes citations, car il est de nombreux romans intéressant le Merveilleux. Tout dernièrement encore nous parlions, dans l'*Echo*, du *Maître de la chance*, de René d'Anjou ; chaque jour nous lisons, dans une revue ou dans un journal, des contes qui ont le Merveilleux pour cadre. Les théâtres eux-mêmes ont adopté l'idée nouvelle. On a applaudi l'hiver dernier des pièces comme la *Revenante* et *la Matérialisation de Miss Murray*. Je ne serais donc pas embarrassé pour trouver de nouveaux exemples.

Mais je crois que ceux que j'ai choisis, citant les œuvres sans en apprécier les tendances, parfois discutables, suffisent à trahir une très sérieuse évolution de l'esprit public et à démontrer son orientation définitive vers l'étude des forces mystérieuses dont nous sommes les jouets et qui, un jour, seront captées.

GEORGES MEUNIER.

LE

Merveilleux dans le Vivarais

SUPERSTITIONS CHRÉTIENNES. — LA FONTAINE DE LA GUERRE. — SORCIÈRES DU VIVARAIS. — REMÈDES TRADITIONNELS. — CALCULS CABALISTIQUES. — LE PROPHÈTE DELEUZE.—LE SAINT MISSIONNAIRE TERME. — SAINT FRANÇOIS RÉGIS.

L'ancien Vivarais, qui a formé le département de l'Ardèche, est une des régions les plus pittoresques du Midi et les plus visitées des touristes. Depuis les bords du Rhône jusqu'aux sommets des Cévennes, s'étagent plusieurs climats, celui de l'olivier et du mûrier, celui des châtaigniers et celui des sapins. Dans ce pays de montagnes coupées de gorges profondes, se sont conservées quantité de croyances superstitieuses, les unes chrétiennes, les autres païennes d'origine.

—Les habitants de quelques villages portent sur une tombe les enfants qui ont les jambes tordues, et laissent sur la pierre funéraire quelques pièces de monnaie, que peut prendre le premier pâtre qui passe, à

condition de dire une prière aux intentions de l'enfant (1).

— On prie saint Ostien, près de Viviers, pour qu'il fasse pleuvoir; et non loin de là, les paysans disent que si un torrent ne cesse pas de couler en temps de sécheresse, il y aura une mauvaise année; tandis que l'année sera prospère, s'il n'augmente pas malgré des pluies abondantes (2). La source de Boulègue, près de Villeneuve-de-Berg, est surnommée Fontaine de la Guerre; il est vrai qu'elle n'a pas seulement coulé en 1848, 1870, 1871, mais en 1831, 1839, 1840, 1857 et en d'autres années pacifiques : nos bons aïeux, depuis le XVIe siècle, ont tout de même soutenu mordicus que cette source intermittente avait quelque chose de fatidique (3).

—Sorciers et sorcières pullulaient jadis dans le Vivarais, où bien des gens les redoutent encore aujourd'hui. Le journal *Le Bas Vivarais*, dans ses numéros des 11 mars et 1er avril 1860, n'a-t-il pas mentionné une apparition du démon dans un château en ruines? Certains regrettent assurément qu'on ne puisse brûler vives les sorcières, comme le fut, en 1569, à Montpezat, Catherine Peyretane, qui avoua que le démon Barrabam venait, invisible, se placer au dos de sa main gauche, dont elle touchait alors ses ennemis pour les rendre malades, qu'il lui apparut sous la forme d'un lièvre noir et lui conféra le pouvoir de guérir le mal qu'elle avait donné, en disant ces quelques paroles : *Barrabam to a donna*, et *Barrabam to hoste*. Bien d'autres sorcières comparurent devant les tribunaux du Vivarais, du XVe au XVIIIe siècle. Le paysan craignait, cherchait et trouvait partout le démon ou le sorcier : c'était par le diable qu'il était amené, le soir, à mettre sur ses épaules un agneau égaré, qui bientôt le faisait plier sous son poids et lui disait à l'oreille : « Oh! que tu m'as bien porté! » (4)

— Ces histoires se racontaient jadis dans toutes les veillées, comme celles de revenants, et celles de guérisons extraordinaires obtenues par des moyens traditionnels, sinon scientifiques. Les vieilles gens enseignaient que pour guérir de la fièvre il faut boire après un cheval dans un seau d'eau; qu'on se débarrasse de la gale en se roulant tout nu dans un champ d'avoine; que la jaunisse disparaît quand on boit une tisane dans laquelle on a fait cuire des poux, et qu'il suffit de se baigner la veille de la Saint-Jean pour être préservé de toute maladie dans le courant de l'année.

— Les plus savants historiens du pays ne dédaignaient pas de faire des calculs sur les dates des inondations de l'Ardèche : 1522, 1567, 1610, 1644, 1772, 1827, 1846, 1857, 1863, 1872, d'additionner cabalistiquement ces dates et d'en tirer des conclusions.

En effet :

1827	1846	1846	1857
1	1	1	1
5	5	7	6
6	2	7	4
7	2	2	4
1846	1856	1863	1872

Mais pourquoi, direz-vous, additionner ensemble deux de ces dates plutôt que deux autres? Que voulez-vous? La foi à la cabale vous fait défaut. Lisez M. Vaschalde, et vous verrez que Vals-les-Bains a eu aussi des années fatidiques, dont la somme, ainsi ajoutée, donne comme total d'autres années fatidiques. Que les érudits essaient des calculs de ce genre sur une centaine de villes, et on verra s'ils obtiennent des résultats analogues.

— Le Merveilleux chrétien proprement dit a ses traditions dans le Vivarais. Sans parler des saints d'autrefois, une pieuse fille nommée Rosette, vers 1848, passait pour guérir les malades (1). Le docteur Francus parle ainsi d'un prophète : « Au commencement du siècle, Villeneuve-de-Berg a eu ses prophètes. Le plus célèbre de tous fut Deleuze, le grand-père du maire actuel. Ses prophéties ont même été imprimées, et nous avons rencontré, à l'époque néfaste de 1870, un bon paysan de la Villedieu, qui les lisait avec respect, pour voir si la grande catastrophe du moment ne s'y trouvait pas prédite. La célébrité de Deleuze lui venait surtout de ce qu'il avait annoncé la chute de Bonaparte et le retour des Bourbons. Lorsque l'exilé de l'île d'Elbe revint aux Cent-Jours, on reprocha à Deleuze de n'avoir pas prévu que Louis XVIII resterait si peu de temps. Il répondit : « Lorsque la première charretée de foin entrera dans Villeneuve, on apprendra le départ définitif de Napoléon et le retour du roi ». Il avait annoncé des guerres meurtrières qui ne se réalisèrent que trop sous l'Empire. Il blâmait ceux qui arrachaient des noyers pour planter des mûriers, en disant que le mûrier serait un jour la ruine du pays et qu'on ramasserait sa feuille pour en faire du fumier. Quand vint la maladie des vers à soie, on se rappela naturellement beaucoup des prophéties de Deleuze. Du reste, il avait perdu, de son vivant, c'est-à-dire en 1822, une partie de sa réputation de prophète. Il devait y avoir, cette année-là, avait-il dit, une sécheresse épouvantable au commencement du printemps et les épis de blé ne pourraient pas se former. La sécheresse fut grande, en effet, mais la pluie étant arrivée à temps, la récolte fut magnifique... Quant à Deleuze, il fut le seul à n'avoir rien, parce qu'il avait, dit-on, arrosé son blé, en sorte que les épis ayant pu lever s'échaudèrent. D'où le public tira la conclusion qu'il vaut toujours mieux laisser agir le bon Dieu. Aujourd'hui, il n'y a pas de prophètes à Villeneuve, sauf

(1) Dr Francus (Mazon) : *Voyage fantaisiste et sérieux dans l'Ardèche...*, II, 439.

(2) *Voyage au pays helvien*, par le même. Privas, 1885.

(3) *Voyage autour de Crussol*, par le même, p. 189.

(4) Henri Vaschalde : *Mes notes sur le Vivarais*. Dr Francus : *Voyage fantaisiste...* (II, 438 : Sorts guéris en faisant boire aux vaches malades de l'urine de la sorcière.)

(1) Dr Francus : *Voyage autour de Crussol*, p. 212.

peut-être en politique, mais il y a deux *voyantes de morts* fort consultées par les badauds des deux sexes. On dit que ces voyantes ne sont pas généralement des modèles de tempérance (1) ».

D'autres récits se rattachent encore au Merveilleux chrétien :

— Le saint missionnaire Terme, fondateur de la maison de retraite de La Louvesc, se trouvant dans de grands embarras financiers, frappa à la porte du Tabernacle en criant : « Mon Dieu, je sais que vous êtes là, venez à mon secours ! » Le lendemain, il recevait de la comtesse de Dionne une somme de deux mille francs. « Enfin, écrivait-il le 21 décembre 1830, Jésus-Christ est venu à mon secours par un miracle... que Dieu est bon ! que sa Providence est admirable !... Prions. Ne nous lassons pas d'élever vers les cieux des mains suppliantes... » (2)

Quant au saint jésuite François Régis, mort en 1640, dont le tombeau est encore l'objet, à La Louvesc, d'un pèlerinage très fréquenté, des ouvrages fort dignes de respect lui attribuent quantité de guérisons miraculeuses. Nous recommandons en conséquence aux lecteurs qui aiment à faire des excursions, de visiter plutôt ce tombeau vénéré que les sorciers et les sorcières des Cévennes.

TIMOTHÉE.

Annonay, le 30 août 1907.

EXPÉRIENCES MÉDIANIQUES
A L'UNIVERSITÉ DE NAPLES
CONTROLÉES AU MOYEN D'INSTRUMENTS SCIENTIFIQUES.

Les expériences du professeur Morselli et de Luigi Barzini avec Eusapia Paladino, avaient inspiré à un groupe de savants napolitains l'idée de tenir, avec ce même médium, une série de séances offrant toutes les garanties possibles de contrôle scientifique.

Ces expériences eurent lieu dans le laboratoire du professeur Philippe Bottazzi, directeur de l'Institut physiologique de l'Université royale de Naples.

Le cabinet médianique fut établi dans un petit couloir situé entre deux pièces, avec une issue dans chacune.

Dans le cabinet médianique, on avait disposé des instruments destinés à signaler les mouvements et les efforts. Ces notations étaient recueillies et enregistrées par d'autres instruments communiquant avec les premiers, mais placés dans la pièce voisine hermétiquement close sans qu'il y eût personne dedans.

L'enregistrement se faisait automatiquement sur des feuilles de papier fumé, et fixé ensuite dans des bains chimiques.

De cette façon, les signes ont été rendus indélébiles et on a créé des documents durables et plus sûrs que les sensations individuelles, souvent incertaines et contradictoires.

Le comité d'observation était composé du professeur Bottazzi, chez lequel avaient lieu les expériences ; des docteurs Gino Galeotti, Thomas de Amicis, professeur à l'Université de Naples, du docteur Scarpa, professeur à l'Ecole royale supérieure polytechnique de Naples.

L'ingénieur Lombardi ne put assister qu'à deux séances et fut remplacé par M. Emmanuel Jona, président de l'Association électro-technique italienne.

A trois séances assistèrent le sénateur Antonio Cardarelli et l'avocat Nicolas Minutillo, l'un et l'autre professeurs à l'Université de Naples.

Mme Bottazzi, la femme du professeur, assista à deux séances, selon le désir d'Eusapia, et se révéla dotée elle-même d'une sensibilité médianique qui parut beaucoup l'étonner. La *Rivista d'Italia* a donné, sous la signature du professeur Botazzi lui-même, une description minutieuse des préparatifs, des dispositions prises pour éviter toute possibilité de fraude et un compte rendu détaillé des séances.

*
**

Les expérimentateurs, pour obtenir les manifestations qu'ils désiraient faire naître tout d'abord, s'efforcèrent de limiter le champ de l'activité médianique du sujet.

En effet, Eusapia réussit plus facilement à traîner hors du cabinet, par sa seule puissance spéciale, un lourd guéridon (dans la première séance, elle parvint à en déplacer un qui pesait 21 kg 900) qu'à pousser un bouton électrique ou à déplacer l'aiguille d'un métronome.

Les deux premières séances ne donnèrent que peu de résultats. Eusapia paraissait paralysée dans cette ambiance nouvelle et sous une surveillance un peu soupçonneuse, particulièrement de la part du professeur Scarpa qui tentait des surprises et se servait aussi, dans l'obscurité, d'une lampe électrique de poche dont il faisait brusquement jaillir la lumière pour inspecter le cabinet.

D'ailleurs, on contrôla également en pleine lumière

(1) Dr Francus : *Voyage au pays helvien*. Privas, 1885, in-12, p. 98-99. L'auteur ne cite pas l'éditeur du livre de Deleuze.

(2) Dr Francus : *Voyage fantaisiste et sérieux à travers l'Ardèche*. Paris, Imprimerie centrale, 1895, in-18, t. II, p. 355. Le pieux abbé Torné a plus d'une fois reçu des sommes d'argent, dans des circonstances urgentes, après avoir prié avec une grande ferveur ; et le biographe du saint curé d'Ars raconte des faits analogues.

le synchronisme entre les mouvements d'Eusapia — maintenue fermement par deux personnes — et les mouvements de tables et de chaises, à distance, même derrière elle.

Au contraire, la troisième et la quatrième séances, auxquelles assista Mme Bottazzi, furent fécondes en résultats.

A la lumière de trois lampes, le guéridon autour duquel étaient assis les participants s'éleva de 40 centimètres, se balançant isolé en l'air, et sans avoir aucun contact avec Eusapia, pendant 25 secondes environ.

Ensuite commencèrent les apparitions de mains, de têtes noires, et Mme Bottazzi, voyant presque en contact avec sa joue une main noire avec une partie d'avant-bras, en eut une telle frayeur qu'elle voulut abandonner le poste de contrôle.

Durant toute la séance, les phénomènes les plus variés se succédèrent avec une rapidité extraordinaire et tous les objets et les appareils préparés furent touchés, remués, mis en action.

Pendant tout le temps qu'elle fut en contact avec Eusapia, Mme Bottazzi ne fut pas laissée un moment en paix. Plusieurs fois le rideau la recouvrit, l'enveloppant toute comme pour l'embrasser. Ensuite elle fut touchée, saisie (elle dit avoir éprouvé la sensation d'un chat qui lui aurait grimpé par le bras droit jusque sur l'épaule). Elle fut battue sur l'épaule comme par une paume de main ouverte (et toutes les personnes présentes entendirent nettement les coups). Mme Bottazzi vit également le plus grand nombre d'apparitions.

⁂

Le professeur de Amicis fut aussi parmi les préférés.

Ayant demandé si l'esprit d'une personne morte qui lui était très chère voulait lui donner un baiser, le rideau s'agita, se jeta en avant et saisit son corps comme pour l'embrasser, et le professeur sentit sur son visage le contact d'un autre visage et le claquement d'un baiser. Cela eut lieu à la lumière, ce qui permit de constater le synchronisme du baiser donné à M. de Amicis avec le semblant de baiser exhalé de la bouche d'Eusapia.

⁂

Dans l'obscurité complète, mais le médium étant contrôlé, un bouquet de fleurs, posé à distance du médium et hors du cabinet, fut enlevé du vase et porté dans le sein de Mme Bottazzi. En pleine lumière, une mandoline se déplaça et vibra.

Un clavier de télégraphe fut mis en mouvement plusieurs fois. Il était fixé par des chevilles de bois, ce qui fit qu'il ne fut point déplacé. Tous en entendirent nettement les coups énergiques, rapides, et de timbre caractéristique. Et pour attester qu'il ne s'agit ni d'illusions, ni d'hallucinations collectives, le tracé montre trois groupes de signaux et deux frappements isolés intercalés entre eux.

La quatrième séance, tenue le 27 avril, bien que bonne, fut d'abord paralysée par la présence d'un nouveau venu : le sénateur Cardarelli, auquel ensuite le médium accorda sa confiance.

En effet, il parut favoriser les phénomènes, car il fut l'objet d'attouchements continuels, on lui tira les oreilles, il reçut des baisers, etc.

Ensuite eut lieu la lévitation d'une chaise sur le guéridon, tandis qu'Eusapia avait les pieds maintenus et les mains gardées par les professeurs Bottazzi et Cardarelli. Elle commença à faire, avec les jambes, des mouvements de flexion et simultanément la chaise commença à se mouvoir du fond du cabinet, avançant jusqu'à niveau du rideau. Après un violent effort des bras et des jambes d'Eusapia, elle fut soulevée et placée sur le guéridon, où elle continua à se mouvoir et finalement se renversa presque sur Mme Bottazzi.

Il y eut encore trois séances, sans compter une séance extraordinaire qui se tint le 5 juillet et qui n'est que sommairement décrite.

⁂

« Galeotti, Scarpa et moi, écrit le professeur Bottazzi à propos de la cinquième séance, avions établi que cette séance devait être pour nous celle destinée à découvrir la fraude, si fraude il y avait, ou à éloigner de notre esprit tout doute.

« Pour cela, nous avions placé tous les objets à portée de la main de la Paladino, comme pour la tenter, et la lampe était là pour l'éclairer au moment opportun. »

D'ailleurs aucune fraude ne fut constatée.

Les phénomènes notables ne manquèrent point.

Un récipient, contenant de l'argile destinée à recevoir des empreintes éventuelles, était placé loin du médium. Tout à coup, Eusapia, dont les bras et les mains étaient maintenus, dégage sa main droite et applique les trois doigts médians sur la table. « Comme c'est dur ! qu'y a-t-il ? » demanda-t-elle d'une voix à peine perceptible. Comme il n'y a rien sur la table, on demande de quoi elle veut parler. « De l'argile qui est là-bas sur la chaise, dit-elle, elle est trop dure, remportez-la ! » On regarde vite le récipient et l'on constate les empreintes des trois doigts sur l'argile.

Il arriva aussi que, tandis que les doigts d'Eusapia pressaient le bout de l'index droit du professeur Bottazi, une lampe électrique, dont l'interrupteur était

hors de la portée du médium, s'alluma quatre ou cinq fois.

Une autre expérience sensationnelle est racontée de cette façon :

« On fait un peu de lumière. Galéotti porte sur la table le pèse-lettres et le cylindre fumé et met la plume en contact avec la carte. J'explique à la Paladino ce que nous voulons qu'elle fasse : elle doit faire baisser le plateau du pèse-lettres sans le toucher. On met le cylindre en mouvement et la plume écrit une ligne horizontale, pendant plusieurs tours successifs. Quelques secondes se passent et voici que l'on voit le rideau de gauche s'avancer résolument vers le guéridon, comme soulevé par une main cachée derrière. De ces doigts, on aperçoit distinctement le relief ; ils atteignent le plateau du pèse-lettres et le font baisser fortement ; puis ils se retirent et disparaissent. Nous arrêtons le cylindre et nous constatons que la plume a marqué (assez mal, car la main invisible a fait osciller un peu le plateau), une ligne verticale sur la carte fumée. Les mains d'Eusapia étaient sous notre garde.

« Le lendemain, je voulus voir combien marquait l'aiguille du pèse-lettres lorsque le plateau était baissé et je trouvai que la force de pression devait avoir été équivalente à un poids de 370 grammes. »

⁂

Il y eut beaucoup de matérialisations.

Les mains furent très nombreuses. Souvent, elles restaient invisibles, mais agissaient comme des mains réelles. A ce propos, le professeur Bottazzi raconte :

« Les mains invisibles viennent de mon côté. Je me sens toucher sur plusieurs parties du corps. On frappe sur ma chaise, et un moment, ma chaise, empoignée par le dossier (et je sens distinctement dans mon dos les doigts de la main qui l'ont saisie), est tirée, sur une distance de 40 centimètres environ, vers l'intérieur du cabinet, par secousses. La chaise glisse pesamment, décrivant un arc de cercle ayant pour centre, approximativement, le corps de la Paladino. Je fais observer que mon corps pèse 89 kg et qu'avec le poids de la chaise — 4 kg environ — cela fait un total de 93 kg environ.

« Le jour après, je voulus voir si un de mes assistants, jeune et robuste, était capable de me déplacer, tandis que j'étais assis sur le même siège. Il dut se servir de ses deux bras pour me traîner sur quelques centimètres, et dut confesser avoir mis toute sa force dans cette action. »

⁂

Un des phénomènes les plus impressionnants eut lieu pendant la septième séance.

On avait posé au milieu de la table un vase contenant un bouquet de fleurs.

« A un certain moment, raconte le professeur Bottazzi, le rideau s'avance vers la table et une main, qui se dessine nettement derrière, prend le bouquet et le jette à la face du Dr Poso (un des spectateurs envers qui Eusapia et l'entité John manifestent une constante répulsion) en signe de mépris et emporte le vase avec l'eau.

« Puis la main mystérieuse offre une rose à Mme B..., en la lui mettant sous le nez ; puis m'en offre une autre, tandis qu'Eusapia dit de la voix altérée qu'elle prend lorsqu'elle parle au nom de John : « Pour l'amie de ma fille. »

« Stupeur générale ! Que signifient ces paroles obscures ? Eusapia se froisse, mais on finit par savoir qu'elle faisait allusion à ma femme, amie d'Eusapia, fille de John.

« Une autre personne demande :

— « John, mets une rose dans les cheveux de Mme B... »

« Et l'on entend, sur le parquet, un bruit de mains qui frottent par terre et de fleurs traînées, puis le rideau s'approche de la tête de la dame et une rose est piquée par la tige dans ses cheveux.

« — John, dit Galéotti, donne-moi aussi une rose. »

« Même mouvement du rideau, une rose monte de terre.

« — John, offre aussi une rose au Dr Poso. »

« Immobilité absolue du rideau, silence parfait. L'être mystérieux semble avoir été paralysé par le seul nom de Poso. »

⁂

Quatre fois, on vit un énorme poing noir sortir nettement du rideau immobile et s'avancer vers Mme B..., qui aussitôt se sentait touchée. Et le professeur raconte ainsi ce qui lui arriva personnellement :

« Je sens une main ouverte me saisir derrière, mais doucement, par le cou. Instinctivement, je porte ma main gauche là où j'éprouvais la sensation nette du contact et je trouve la main qui me touchait : une main grande, ni froide ni chaude, aux doigts osseux et rudes, qui s'évanouit sous mon étreinte ; elle ne se retire pas en produisant sur ma main la sensation d'un glissement, non, mais elle se délaie, se dématérialise, se dissout.

« Peu après, la même main se pose sur ma tête ; j'approche ma main, je la sens, l'étreins, mais elle s'évade et s'évanouit de nouveau de mon étreinte.

« Une autre fois, plus tard, la même main se pose sur l'avant-bras droit sans l'étreindre. Cette fois j'y porte

non seulement ma main gauche, mais aussi mon regard. Je vois une main humaine, de couleur naturelle et je sens une main tiède, nerveuse, rude. La main s'évade et mes yeux la voient s'en aller, décrivant un arc de cercle, comme si elle rentrait dans le corps de la Paladino. Je confesse avoir eu un moment le doute que sa propre main gauche s'était libérée de ma main droite qui la tenait fortement et s'était portée sur mon avant-bras ; mais dans le même instant je pus vérifier que le doute n'avait aucun fondement.

« Tous les phénomènes observés pendant les sept séances pourront s'effacer de ma mémoire, mais celui-ci, jamais ! »

⁂

Pendant la huitième séance les poings d'Eusapia furent solidement attachés avec deux cordes qui tenaient à deux anneaux de fer fixés dans le plancher ; les nœuds furent plombés et scellés, comme on fait pour les sacs de dépêches. On mesura minutieusement les distances auxquelles les mains ainsi emprisonnées pouvaient atteindre. On plaça des objets à plus de 40 centimètres de ces distances et, dans ces conditions, on assista à la lévitation d'une bouteille d'eau, d'une chaise, à des apparitions de poings énormes, etc...

« Tandis que Galeotti était chargé de tenir la main droite d'Eusapia, il vit très nettement le *dédoublement médianique* du bras gauche de celle-ci.

— Je vois, disait-il, deux bras gauches d'aspect identique, un de ces bras est appuyé sur le guéridon, et c'est celui dont Mme Bottazzi touche la main. Il semble que l'autre sorte de l'épaule, il s'approche d'elle, la touche et retourne se fondre avec le corps d'Eusapia. Ce n'est pas une hallucination, je suis absolument conscient des deux sensations visuelles simultanées, que j'éprouve en même temps que Mme Bottazzi dit être touchée. »

⁂

Les conclusions du professeur Bottazzi sont émouvantes.

« Pendant ces séances, il n'y eut ni supercherie, ni fraude, je peux l'affirmer avec sûreté et solennellement, en mon nom et au nom de tous ceux qui étaient présents.

« Divers par le genre d'études que nous cultivons, par le tempérament, par la région qui nous a vu naître et par l'âge, nous avons été unanimes dans la conviction que les phénomènes observés par nous ne furent jamais produits par des moyens frauduleux, mais furent des phénomènes réels bien que mystérieux et dont la nature nous échappe entièrement. »

Cependant le professeur Bottazzi tente une explication.

Il exclut l'hypothèse spirite et, s'appuyant sur le fait que les phénomènes se sont toujours manifestés en dépendance étroite avec l'organisme physiologique et psychique du médium, il termine ainsi :

« Nous pouvons imaginer qu'outre les phénomènes bien connus du dédoublement de la personnalité psychique il se produise aussi un dédoublement partiel (c'est-à-dire d'un seul membre) ou total (comme dans les cas d'apparitions de personnes entières), de la personnalité physiologique, de façon à ce que le médium ait momentanément deux bras gauches, par exemple, ou deux bras droits, deux têtes, trois ou quatre jambes, etc.

« Pour ce qui regarde le dédoublement physiologique, il n'est pas non plus en dehors de l'ordre des faits connus. Ne sont-ce pas, à un certain point de vue, des formes diverses du dédoublement physiologique, que la génération de nouveaux êtres vivants par les parents, la multiplication des organismes unicellulaires, la transformation en deux planaries entières, filles des deux morceaux en lesquels on divise une seule planarie-mère, la régénération des membres amputés sur des organismes supérieurs à celui de la planarie ? »

En somme, les phénomènes médianiques seraient des phénomènes biologiques dépendants de l'organisme du médium, et qui arrivent comme s'ils étaient opérés par des prolongements des membres naturels ou par des membres additionnels issus du corps du médium par la puissance génératrice de sa volonté.

G. A.

L'AUTO ENSORCELÉE

Notre confrère Jean du Taillis, qui accompagnait les concurrents de la course Pékin-Paris, raconte cette aventure dont il a été témoin, le 12 juillet, entre Tomsk et Omsk, à Krasnoiarsk.

Toute cette région est habitée par des peuplades prestigieuses de Mongols, Bouriats chamanistes, qui pratiquent le culte des esprits.

Si les anecdotes que l'on raconte dans le pays sont vraies, c'est à faire dresser les cheveux sur la tête. Mais je ne veux narrer rien que de précis. Arrière donc les anecdotes plus ou moins contrôlées ; il nous suffit d'une histoire vraie et la voici :

Nous roulions donc avec volupté sur cette vraie route où se rencontrent des cantonniers, quand, subitement, un grand diable d'homme, ni blanc, ni jaune, avec des yeux verts, immenses, une barbe rare, mais inculte, des cheveux en broussaille, nous fait des gestes incohérents.

Le rustre porte un accoutrement singulier, une sorte de dalmatique boutonnée ; sur ses épaules, comme des reliques, des bottes préhistoriques ; sur le chef, un bonnet de velours crasseux, sorte de double toque en soie qui fut jadis rouge.

Sa vue nous communique un fou rire.

Calamité des cieux ou enfer? Le grand diable se démène, gesticule comme un possédé et avance avec des gestes menaçants.

Si je n'avais pas ri jusqu'aux larmes, j'aurais eu grand'peur. Mon chauffeur, lui, eut une pensée : embrayer et filer bon train. Mais, à peine avait-il la dextre sur le levier qu'une autre main d'acier saisissait ce levier, le remettant à la position première. Bien plus, le gaillard, saisissant le frein, le manœuvrait à fond.

Alors Godard me cria :

— Quel ivrogne! Je vais bientôt le remiser!

Mais un coup de poing avait déjà fait lâcher prise à l'homme et, en un clin d'œil, la Spyker prenait son vol. Au détour du chemin, j'eus à peine le temps de voir un lama, le Bouryate — je juge que c'en était un — agenouillé au bord du fossé (je vous ai bien dit que la route avait un fossé), le corps ployé vers la terre et mâchonnant des herbes, tout en levant des bras vengeurs dans notre direction.



Cinq cents mètres plus loin, sans prévenir, sans raison apparente, pour la première fois, la Spyker arrêtait net.

— L'allumage nous joue un tour! affirma le chauffeur.

— Ce sont les esprits offensés qui se vengent! déclara le reporter.

Qui de nous avait raison? Je l'ignore encore.

Cormier, Collignon et le fidèle mécanicien Bizac nous rejoignaient 10 minutes plus tard, et, avec Godard, nous examinons attentivement la machine. Comme un médecin se penche sur le malade, tous lui tâtèrent le pouls, écoutèrent la respiration de ses cylindres, interrogèrent successivement le jeu normal des organes. Rien, rien, nulle part. Seulement, la magnéto, tournant à merveille, se refusait à donner en bonne place ses étincelles.

— Ah! l'électricité! Encore un génie en connivence avec les « sources génies » et les « forêts génies » des Bouryates.

Godard, qui est simpliste, affirma qu'il réparerait promptement et rejoindrait sous peu.

C'est possible, mais pour plus de sûreté et à défaut du mage qui eut son heure de célébrité dans la recherche de l'abbé Delarue, nous vous prions d'insérer dans le *Matin* cette annonce :

On demande un spirite capable, pour désensorceler Godard et sa magnéto. »

JEAN DU TAILLIS.

Le Maroc et les Voyantes

En face des événements dont le Maroc est le théâtre actuellement, j'ai cru intéressant, à titre de curiosité, ou si vous voulez, de passe-temps de vacances, d'interroger de nouveau les voyantes, sur les probabilités d'une guerre sérieuse, et de complications internationales.

A cet effet, et suivant l'habitude, je me suis rendue chez les principales voyantes parisiennes, et je les ai priées d'avoir recours à leurs divers procédés divinatoires pour me donner une solution aussi juste que possible.

Chez Mme Kaville

Au 187 de la rue de Grenelle, je trouve l'intéressante cartomancienne fidèle à son poste, malgré ces temps de vacances.

A l'énoncé du but de ma visite, Mme Kaville proteste :

— Encore la politique ! Quel ennui !

— Pourquoi ? — Dame Politique, au contraire, a une vie fort mouvementée, fort intéressante ?

— Mais non. Elle ressemble à ces clientes à cervelle d'oiselle, qui n'ont aucune idée sérieuse dans la tête ; qui ne pensent jamais deux jours pareil. Dans leur jeu, tout est chaos. L'impression est la même pour toute question se rattachant à la politique.

— Enfin, essayez tout de même. Je vais *couper* avec une volonté si grande de savoir que je forcerai les cartes à parler.

Mme Kaville se laisse convaincre, et, après avoir battu les tarots, les avoir étalés devant elle, ayant retrouvé toute sa foi, elle me déclare :

— Cette guerre du Maroc sera très nuisible à la France. Elle nous coûtera beaucoup d'hommes et d'argent. Mais l'ordre sera rétabli après deux ou trois mois environ.

— C'est bien. Voulez-vous maintenant consulter les cartes au sujet de M. Fallières? Finira-t-il son septennat ?

— Nous allons le savoir, en tentant une *réussite*.

Mme Kaville fait la combinaison rapide, puis m'assure :

— Très certainement, M. Fallières finira son septennat ; mais il y aura encore un attentat dirigé contre lui. Il ne sera pas gravement atteint.

Chez Mme Cléophas

C'est au 24 de la rue de Navarin, chez l'intéressante cartomancienne-chiromancienne dont j'ai déjà parlé à plusieurs reprises, que je rencontre la jeune femme qu'aujourd'hui j'appellerai Mme X..., car je n'ai pas encore le droit de révéler son nom.

Découverte, par hasard, par Mme Cléophas qui l'endormit un jour, sans le vouloir, elle se révéla tout de suite, comme une voyante de premier ordre. Telle est du moins l'opinion des quelques personnes qui ont eu la bonne fortune de la consulter.

Elle aussi, se récuse pour les questions politiques.

— Non, dit-elle, elles me fatiguent. Demandez-moi tout ce que vous voudrez pour vous et vos amis, vous verrez à quel point je suis lucide et précise. Mais pas de politique, je vous en prie.

Dans l'accomplissement du devoir professionnel, tout journaliste est implacable ; j'insistai donc si bel et si bien, que Mme X..., dominée par ma volonté, consentit à s'endormir pour me parler du Maroc.

— Le Maroc restera ce qu'il est, me déclara-t-elle. De crainte de complications internationales, les Français, après des pertes assez sérieuses, seront obligés de signer la paix, sans aucun avantage pour eux. L'Allemagne se montrera particulièrement hostile.

Je veux insister sur ce sujet, mais la voyante révèle une telle nervosité que je lui pose une autre question :

— M. Fallières finira-t-il son septennat?.

— Non.

— Mort ou démission ?

— Démission. Mais, auparavant, sans doute avant la fin de l'année, le président sera victime d'un nouvel attentat... J'entends un coup de feu, mais je ne le vois pas blessé... »

Chez Mme Maya

Au 22 de la rue de Chabrol, l'aimable femme, dont la voyance m'a souvent surprise par son étonnante précision, me propose : cartes? sommeil ? bougie ? épingles ?

— Le mode de divination qui, à votre avis, donnera le meilleur résultat.

— Tous sont bons, car ils viennent d'une même source : l'intuition ; mais choisissons le moins ordinaire, la bougie, voulez-vous?

— Volontiers.

Mme Maya (qui diffère en cela de Mme Elise, l'autre pyromancienne, qui veut que la bougie de la consultation, soit portée par le client au moins pendant quarante-huit heures) allume au hasard l'une des bougies qui décorent son cabinet, et fixe la flamme. Elle ne voit pas de clichés, mais elle augure des événements futurs, suivant les vacillements de la flamme.

— Voyez, me dit-elle, comme la flamme pétille : cela signifie qu'au Maroc il y aura beaucoup de morts et de blessés... La flamme penche, vacille, s'élève... difficultés avec l'Allemagne, conflit. Guillaume II cherche toutes les occasions de nous causer des ennuis. La France a eu tort, grand tort de se mêler des affaires marocaines. Elle ne recueillera que pertes d'hommes et d'argent...

— Et le président Fallières ?

Mme Maya souffle la bougie, puis la rallume. Mais la flamme paraît la proie d'un courant d'air ; elle vacille : on dirait qu'elle va s'éteindre.

— Menace de mort ou de révolution, prophétise la voyante. M. Fallières ne finira certainement pas son septennat.

— Voyez-vous quelque événement important pour la fin de l'année?

— Pour les *six mois* qui vont suivre, voici ce que j'augure :

— Accident de chemin de fer, *environs de Paris*.

Accident de chemin de fer Compagnie d'Orléans.

Sinistre maritime, paquebot transatlantique (incendie ou naufrage).

Dans ces trois accidents, morts et blessés.

Je quitte la pyromancienne pour me rendre 85, boulevard Gouvion-Saint-Cyr.

Chez Mme Louise

J'ai présenté, aux lecteurs, cette nouvelle voyante il y a quelques semaines, et j'ai dit les excellents résultats de l'enquête que j'avais faite à son sujet, près d'occultistes très connus, MM. Paul Marchand, Ernest Bosc, Albert Jouvenel, etc.

Endormie par son magnétiseur, M. Marchand, voici ce que la voyante me déclare :

« Pour le Maroc, la guerre actuelle durera encore quelques mois, il n'y aura pas de guerre réelle ; mais des escarmouches plus violentes que celles qui ont eu lieu jusqu'ici. La guerre sainte n'est pas arrivée à son maximum ; une bonne moitié des soldats partis au Maroc ne reviendront pas.

« L'intervention de la France n'aura d'autre résultat que de monter les esprits contre elle. Au Maroc, il n'y aura aucun changement, aucun progrès de civilisation. Le calme se rétablira vers la fin de l'année, l'apaisement se fera, mais un rapprochement avec l'Allemagne aura lieu, au détriment de la France.

« Aucunes complications internationales.

— Et M. Fallières?

— Il finira son septennat, mais en janvier 1908, il sera victime d'un attentat dirigé contre lui. Il sera légèrement blessé... il me semble du côté du bras gauche. »

Chez Mme Debora.

Cette voyante, qui vient de se fixer au 5 de la rue du Bac, habita longtemps à Nice, où elle acquit une très grande célébrité. Plusieurs lectrices m'ont assuré — et elle-même me l'a certifié — qu'elle eut l'honneur de compter au nombre de ses clients : S. A. R. le Tsarévicht (mort si malheureusement et qui résida longtemps à la Turbie), S. M. Don Piédro, du Brésil, le général Boulanger, la marquise M. V.-D., femme de l'ancien ambassadeur d'Italie à Londres, etc., etc.,

La voyante, qui est doublée d'un très fort médium, met à ma disposition tous ses moyens de divination (et ils sont nombreux !) sommeil, cartes, typtologie, écriture médianimique, etc.

— Si, pour varier, nous consultions ceux que vous appelez les esprits ?

— Très volontiers.

Nous prenons place à une petite table, et, par les procédés habituels, connus très certainement de tous les lecteurs, nous obtenons la réponse suivante :

— Aucune pénétration pacifique ne sera possible dans un milieu aussi aveuglément fanatique que le Maroc. Ce n'est pas au Français que le Marocain en veut ; c'est au chrétien.

— Y aura-t-il guerre sérieuse ?

— Connaissant la puissance de nos engins de guerre, les Marocains ne se hasarderont pas dans une bataille rangée ; ils se contenteront de nous faire subir de petites pertes successives ; mais ces escarmouches finiront par inonder de sang français le sol marocain, sans aucun profit pour nous ».

Lasse de la longueur du procédé employé pour correspondre avec l'au-delà, Mme Debora prend le crayon, et écrit médianimiquement.

« Je ne vois pas que les puissances aient l'intention de donner à la France un blanc-seing, dans le cas où l'envoi de nos troupes au Maroc devrait se changer en expédition. D'ailleurs, le gouvernement français ne se laissera pas entraîner à susciter de telles complications internationales. Le Maroc restera un état libre et autonome, car il n'accep-

tera jamais en fait, bien qu'il l'ait accepté en principe, que les puissances aient le droit d'exercer la police. »

Le crayon reste immobile ; le médium s'est endormi.

Je lui pose alors cette dernière question :

— M. Fallières finira-t-il son septennat ?

— Non. Ce ne sera pas un événement tragique, ni un mouvement politique qui y mettra fin, mais une maladie rapide, violente... »

C'est tout ce que je désirais savoir. Je réveille la voyante et, après l'avoir remerciée, comme il est tard, je clos cette enquête et j'en examine les résultats.

Sur la question marocaine, toutes les voyantes sont d'accord : perte d'hommes et d'argent sans aucun avantage pour nous.

Pour M. Fallières, quatre voyantes sur cinq assurent qu'il ne finira pas son septennat, mais elles sont en désaccord pour la cause : les unes parlent de démission, les autres de maladie et de mort.

Il est à remarquer aussi que plusieurs prévoient un nouvel attentat sans conséquences graves.

Qui vivra verra.

Mme Louis Maurecy.

NOTRE COURRIER

RÉPONSES

La superstition politique. — *La pseudo-prophétie des trois Bo n'a aucune authenticité : ceci a été démontré depuis longtemps dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux. *Consulter ses tables.*

La proclamation de la République très prochainement en Italie et en Espagne a été annoncée (dit-on), par Palma. Certains ont toutefois prétendu que Palma n'avait jamais prophétisé. Ceci reste à vérifier. Mlle Couëdon a dit que l'Espagne et l'Italie seront bientôt en république : elle répondait à une question par moi posée. Consulter le volume de M. de Novaye, intitulé : Demain ?

Timothée.

Cher Monsieur,

*Je vous envoie la réponse à la question posée dans votre Courrier de l'*Echo *du 1er septembre, p. 338 :*

N'y a-t-il pas de prophéties qui assurent que la proclamation de la République en Italie et en Espagne sera le signal des grands événements en France?...

Cette réponse est, avec tous ses détails, contenue dans mon livre Demain, *auquel je suis désolé d'avoir encore à faire de la réclame.*

*Pour l'Italie, Palma Matarelli (p. 269) annonce que la République y sera proclamée et sera le signal des grands événements. D'autres prophéties, et elles sont nombreuses, parlent de guerres, persécutions, villes brûlées, dont Rome et Florence ; destruction du Vatican. (Voyez p. 394). Dans un article de l'*Echo, *à propos d'*Ignis ardens, *je disais déjà que cette devise, déjà justifiée en grande partie, pourrait fort bien être confirmée par l'incendie du Vatican.*

Pour l'Espagne, nous avons la prophétie de Palma, dont je viens de parler, commune à elle et à l'Italie : la République y sera proclamée et suivie de la guerre civile. D'autres prophéties, mentionnées à la page 397, parlent aussi de la Révolution en Italie et en Espagne.

Mon livre donne les détails.

*A une autre page de l'*Echo, *vous parlez de la mort possible de M. Fallières. Les prophéties parlent d'un grand personnage dont la mort serait cachée pendant trois ou quatre jours. Serait-ce notre président ? L'avenir le dira Voyez p. 405 de* Demain.

Bien sincèrement vôtre,

Baron de Novaye

La Boîte aux Faits

Apparition d'une mère a sa fille agée et moribonde, en présence de ses enfants, a Nancy, le 14 février 1901.

Nous trouvons, dans la revue le *Purgatoire*, la lettre suivante qui a sa place dans notre « Boîte aux faits » :

Nancy, 17 février 1901.

Un fait extraordinaire vient de se passer sur la paroisse de Saint-Joseph de Nancy.

Une femme, âgée de soixante-et-onze ans, tomba gravement malade ; bientôt son état fut désespéré.

Elle eut une agonie très pénible qui se prolongea plusieurs jours, pendant lesquels elle ne cessait de parler de sa mère, morte depuis longtemps.

La veille de sa mort, le jeudi 14 février dernier, vers neuf heures du soir, deux de ses enfants, une fille mariée et un garçon de vingt-cinq ans, étaient auprès de leur mère, qui semblait près de rendre le dernier soupir.

Tout à coup, ils entendent frapper à la porte ; comme ils n'avaient pas entendu marcher, ils se regardent et hésitent à ouvrir.

Mais soudain, il leur semble que la lampe s'éteint ; leurs regards se dirigent vers la porte, qui s'ouvre comme d'elle-même, et ils aperçoivent, entourée de lumière, comme l'ombre d'une personne d'une grandeur ordinaire et dans laquelle ils reconnaissent leur grand' mère, la mère de leur mère, morte depuis longtemps.

Ils sont terrifiés et n'osent faire un mouvement.

L'apparition regarde longuement la malade, avec laquelle elle semble parler, car cette dernière dit, en la regardant : « Oui, demain ». Ensuite l'apparition disparaît.

Bientôt après, les autres enfants de la malade arrivent pour assister aux derniers moments de leur mère ; les témoins de l'apparition leur racontant ce qu'ils ont vu, ceux-ci ne peuvent y croire. Toute la maison est instruite du fait qui vient de se passer.

La propriétaire vient trouver les enfants de la malade et leur dit : « Depuis très longtemps, votre mère est très

tourmentée, parce qu'avant de mourir votre grand'mère avait donné de l'argent à sa fille, votre mère, pour qu'elle lui fît dire deux messes ausssitôt après sa mort. Celle-ci, ayant eu besoin d'argent, disposa de l'argent des messes. Depuis elle a toujours eu une situation très gênée et n'a jamais pu remplir la dernière volonté de sa mère ».

Sur le conseil d'une personne qui visitait la malade, les enfants de la malade firent dire les deux messes le lendemain matin. Ils le dirent à la malade, qui sembla éprouver un immense soulagement, et peu après elle expira paisiblement.

On ne revit pas l'apparition.

Sœur Saint-Charles,
de la Maison de Marie-Immaculée de Nancy.

ÇA ET LA

Remarquable vision du Révérend docteur Rollings

Découpé dans le *World*, numéro du 15 juillet :

« Le Révérend Henry Rollings suit actuellement, comme missionnaire, un cours spécial de médecine au Collège de Médecine homéopatique de New-York, 63e rue et boulevard de l'Est. La singulière expérience dont il vient d'être le sujet lui fera sans doute différer la reprise de ses fonctions, après qu'il aura été diplômé, car les nombreuses sociétés psychiques qui existent dans les grandes villes ne manqueront pas de l'inviter à aller décrire l'étrange phénomème de double vue dont il a été favorisé.

« Il vit, comme dans une hallucination, son père à l'heure de la mort, à une distance de près de 5.000 kilomètres.

« Quelques mots, d'abord, sur le héros de ce cas singulier :

« Le docteur Rollings a fait sa théologie en Angleterre et a reçu son ordination dans l'Eglise Etablie. Il vint en Amérique avec l'évêque Sullivan, qui a pour titre ecclésiastique Evêque Colonial de l'Église d'Angleterre. Sa première évangélisation eut lieu parmi les Indiens de la Baie d'Hudson. Il n'avait pas de superstitions et ne croyait qu'à ces hallucinations qui proviennent le plus souvent d'une digestion laborieuse.

« Sa vie entière avait été dévouée à l'étude, et il était tellement ignorant des formes et des procédés des affaires qu'il fut la facile victime de Dave Rothschild à qui il avait confié une somme d'argent destinée tout d'abord à l'éducation de son fils au collège.

« Ayant un compte de dépôt à la Banque Fédérale, il envoya un jour 700 dollars sans prendre aucun reçu

« Comme ses engagements avec la bande Rothschild l'avaient appauvri, il alla à Rochester et fut nommé vicaire de la paroisse de Saint-André dont le recteur Rév. Algernon S. Crapsey, fut par la suite convaincu d'hérésie, ayant dénié la résurrection du Sauveur.

« Le docteur Rollings racontait hier ainsi sa remarquable vision :

« Mon père était Geoffrey Rollings, du comté de Bedford (Angleterre). L'affection entre nous était très vive. « Nous étions en constante communication par la poste, et « mon père connaissait tous mes examens et tous mes « succès, lorsque j'en avais.

« Après une journée particulièrement difficile, je me « jetai sur mon lit tout épuisé.

« Je m'endormis, et je fus éveillé soudain par une inex- « primable sensation d'angoisse. Je m'assis sur mon lit : « je vis mon père, aussi distinctement que je l'avais jamais « vu dans ma vie, et je l'entendis me crier :

— « Mon fils ! Mon fils ! je suis mourant ! »

« Dans ma vision, mon père était couché sur un lit, dans « une chambre que je n'ai pas reconnue. Par son ameuble- « ment je puis dire que c'était une chambre anglaise. Tous « mes parents étaient là, sauf ma sœur, dont l'absence « m'étonna dans un pareil moment. La scène fut aussi vive « et aussi franche que si j'avais été dans l'auditorium d'un « théâtre, regardant les acteurs. Je vis mon père s'écrouler « sur les oreillers et je sus qu'il était mort.

« Alors ma seconde personne, ou ce que vous jugerez « convenable d'appeler ainsi, sembla se fondre dans mon « corps matériel et je m'éveillai, me levai du lit, et criai « au dehors que mon père était mort.

« On me dit que je souffrais d'une prostration nerveuse « et qu'il fallait me recoucher.

« J'obéis et je m'endormis pendant huit heures.

« A mon réveil, le visage de mon père me réapparut « avec plus de netteté encore que dans mon état subcons- « cient. Il me souriait avec une étrange expression de « douceur.

« A deux semaines de là, je reçus une lettre d'Angle- « terre, me disant que mon père était mort le jour et « l'heure où je l'avais vu, et avec cette information addi- « tionnelle que mon père, juste avant de rendre son der- « nier soupir, m'avait vu au côté de son lit. En même « temps on me disait que mes parents avaient quitté la « maison de famille pour une autre demeure dans le « comté de Bestford, que je n'avais jamais vue.

« Dans une enquête postérieure, j'appris que la chambre « où était mort mon père était précisément celle que « j'avais vue dans mon étrange condition mentale. L'ab- « sence de ma sœur, qui m'avait si frappé, était due à une « maladie. »

Est-il besoin de rappeler que les phénomènes de double vue semblables, même accompagnés, comme dans le cas présent, de dédoublement, sont assez nombreux. La puissante Société anglaise des Recherches Psychiques en a publié plusieurs, fort accompagnés de preuves.

Découverte sensationnelle par la clairvoyance.

Le professeur William James rend compte, dans *Proceedings of the American S. P. R.*, de la découverte d'une personne noyée, dans des circonstances spéciales ; on a les dépositions des témoins. Le 31 octobre 1898, une jeune fille, nommée Huse, sortit à six heures du matin et se rendit à un long pont de bois à Enfield (N. H.) ; on ne la revit plus. Dans la nuit du 2 novembre, Mme Titus, de Lebanon, eut un songe ou une vision ; elle vit la jeune fille marcher sur une poutre, glisser et tomber en arrière, sous la charpente du pont. Elle ajouta que le corps de la jeune fille serait trouvé, la tête en bas et une galoche seulement émergeant de la charpente. Mme Titus se rendit au pont le lendemain et montra le point où l'on trouverait le corps. Un plongeur, qui avait fait des recherches depuis deux jours, dit qu'il avait cherché là. Mme Titus dit : « Oui vous avez cherché *là*, et là (indiquant en même temps certains points), mais vous n'avez pas cherché là,

et si vous descendez vous trouverez seulement une galoche émergeant de la charpente. » Le plongeur descendit et l'on vit d'abord émerger le chapeau de la noyée, puis sortir son corps ramené par lui. Il dit : « Je n'avais pas regardé là hier, parce que les amas de branches et de débris formaient une couche si épaisse que je ne pouvais rien voir : en effet, tout ce que je pouvais atteindre, c'était la galoche émergeant de la charpente. » On atteste encore que, la veille de l'accident, Mme Titus avait dit à son mari : « Quelque chose de fâcheux va arriver ; je ne puis vous dire tout de suite ce que c'est ; je le saurai après coup ; » et le 31 elle lui dit : « Voilà que c'est arrivé. »

Le corps était suspendu verticalement, la tête en bas, dans un vide de la charpente enchevêtré, de sorte que la galoche seule pouvait indiquer l'endroit. Mme Titus était chez elle au moment de l'accident et n'avait pas été près du pont depuis plusieurs années.

Fait historique d'un revenant.

Il s'agit d'une légende concernant lord Lyttelton et dont lord Colham, le chef actuel de la famille, garantit l'authenticité : « Le jeudi matin, 25 novembre 1779, lord Lyttelton descendit pour déjeuner avec un visage pâle et troublé. Il raconta à ses nièces, les demoiselles Amphlett et à leur amie, miss Flood, qu'il avait été réveillé la nuit par un bruit d'ailes dans sa chambre et il entendit alors des pas s'approchant de son lit. Se redressant, il vit la forme d'une femme splendide, vêtue de blanc et tenant sur son poignet un petit oiseau. Elle lui dit de se préparer à la mort qui était proche. Lord Lyttelton répondit : « Pas si tôt, j'espère, pas avant deux mois. » La dame dit alors : « Oui, dans trois jours, et ce sera à la douzième heure. » Elle disparut ensuite. Lord Lyttelton affecta de prendre la chose légèrement, mais à la fin du troisième jour, après avoir plaisanté et raconté des histoires, il devint soudain triste et sombre. Ses amis avancèrent les horloges et lorsqu'ils lui firent observer que minuit était passé, il dit : « Cette dame mystérieuse n'est pas une véritable prophétesse, à mon avis. Je désire dormir. » Lorsque minuit sonna réellement, il était mort. A la même heure, lord Lyttelton apparut inopinément à un ami, à Dartford Mills, puis disparut. » (*Light.*)

A TRAVERS LES REVUES

LES EXPÉRIENCES TÉLÉPATHIQUES DE M. COLVILLE

Le *Light* publie la relation suivante des expériences télépathiques de M. Colville :

Il y a quelques années, dit M. Colville, je fus présenté à un jeune homme d'une force de caractère au-dessus de la moyenne, qui me demanda de faire avec lui une série d'expériences télépathiques. Nous n'étions rapprochés par aucun lien d'amitié spéciale, mais je vis presque instantanément que je recevrais avec une grande facilité ses télégrammes mentaux, surtout grâce à cette circonstance qu'il avait développé à un degré inusité sa faculté de concentration mentale. Sa manière de procéder consistait à m'informer par lettre ou par télégramme qu'il désirait me trouver prêt à recevoir une forme de pensée, à une nuit fixée, entre minuit et une heure, temps qui convenait à l'un et à l'autre de nous, attendu qu'il était chanteur de profession et qu'aucun de nous ne se couchait avant minuit. En me rendant au repos, je restais tranquillement dans l'état réceptif pour la pensée de mon ami, que j'accueillais de la même manière que si je me trouvais à écouter ses paroles, dans une réelle conversation, comme il disait. Dans les débuts, je n'entendais les mots qu'indistinctement et parfois même ne ressentais que de faibles impressions, mais après être resté dans cet état de réceptivité plusieurs nuits de suite, je le vis et j'entendis sa voix, à tous les points de vue, aussi pleinement que s'il s'était trouvé en ma présence réellement, avec son corps physique. Plus tard, dans le cours de nos expériences, je pus recevoir ses messages à tout instant du jour ou de la nuit, à la condition que je ne fusse préoccupé de rien ; mais jamais je ne ressentis la moindre impulsion étrangère ou la moindre contrainte exercée sur moi. J'étais un agent aussi libre que si je recevais une invitation à dîner de la manière ordinaire.

« Un dimanche après-midi, pendant que je me trouvais à New-York, ce monsieur me fit parvenir par télépathie la substance de tout un sermon qu'il écoutait avec une vive attention dans une église de Boston — à deux cents milles de distance de moi pour le moins. Quelques-uns des résultats eurent un caractère particulièrement convaincant et souvent amusant. Il s'agissait de choses toutes ordinaires, comme par exemple de l'achat qu'il avait fait — quand nous étions dans des villes différentes — de cravates d'un modèle spécial, coûtant tant ou tant chacune, ou encore qu'il s'était fait couper les cheveux à une heure donnée (11 h. 15 du matin, un jeudi), et d'un grand nombre d'autres communications dont il n'y avait pas la moindre possibilité que je pusse deviner l'objet.

« L'un des exemples les plus nets de télépathie que j'aie observés se présenta un soir de février 1906, à l'époque où j'étais à Newark, New-Jersey, auprès d'amis causant de voyages et me demandant combien de temps je resterais en Amérique. Je leur dis que je comptais m'embarquer à Vancouver pour l'Australie dans le courant de mai. Je me proposais de passer quelques semaines à San-Francisco et dans le voisinage de cette ville, et de visiter encore d'autres cités avant de partir aux antipodes. Soudain j'eus la vision d'un navire nommé *Sierra* et d'une date, le 29 mars, fixée pour son départ de San-Francisco, à destination de Sydney. Je me refusai à croire que cela se rapportait à moi et tentai d'écarter cette idée en me suggérant que quelqu'un de la société présente partirait pour l'Europe à cette date, mais la vision persista pendant quelques minutes avec une grande clarté. Environ quatre semaines après, je reçus des lettres de M. et Mme Cardero, de Sydney, m'informant qu'on m'attendait avec une vive impatience et me pressant de partir de San-Francisco le 29 mars sur la *Sierra*. Ce n'est qu'à mon corps défendant que j'accédai à cette requête, limitant mon séjour en Californie à cinq jours. Ce faisant, je me trouvai loin de San-Francisco et de son voisinage lorsqu'eut lieu le tremblement de terre du 18 avril. Par la comparaison des dates, je constatai après coup que ma vision avait coïncidé presque exactement avec le moment où étaient écrites en Australie les lettres qui m'arrivèrent quatre semaines après. »

(Traduit par la *Lumière*.)

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. J. Gainche, R. TANCRÈDE, Succr, 15, r. de Verneuil.
Téléphone 724-73